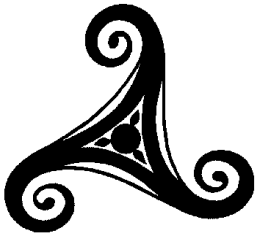
la lettre powysienne



numéro 2 – automne 2001

Sommaire

Editorial . . . . . p. 1
Wood and Stones (Poems 1899), John Cowper Powys . . . p. 2
Bois et Pierres, John Cowper Powys (trad. J.Peltier) . . . . p. 3
A Story of Interior Passion: Wood and Stone, Ian Mulder . . . p. 4
Une histoire de passion intérieure: Wood and Stone, Ian Mulder (tr. J.P) p. 5
La puissance et la violence: Wood and Stone, Christine Jordis . . p.12
Power and violence: Wood and Stone, Christine Jordis (tr. J.P) . . p.13
Un grand poème de psychologie, Michel Gresset p.14
A great psychological poem, Michel Gresset (tr. J.P) . . . p.15
A propos de Wood and Stone, Jacqueline Peltier p.20
About Wood and Stone, Jacqueline Peltier p.21
Fac-simile de la lettre de J.C.Powys à Sven-Erik Täckmark, 2 juin 1939 p.24
A Turning-Point, Sven-Erik Täckmark p.28
Un tournant dans ma vie, Sven-Erik Täckmark (tr. J.P) . . . p.29
Notes / Reviews (Jacqueline Peltier)
Walking in the Creative Life of John Cowper Powys, the Triumph of the Peripatetic Mode, Mark Boseley
note en français p.30
review in English p.31
J.C. Powys: ESPRITS-FRERES, lettres choisies et traduites par Christiane Poussier et Anne Bruneau
note en français p.36
review in English p.37
Ces rencontres qui ne sont pas des hasards..., Josée Gereys . . p.40
Encounters which owe nothing to chance..., Josée Gereys (tr. J.P) . p.41
Réflexions de JCP sur les problèmes mondiaux en 1943, (tr. J.Peltier) p.44
Pêle-Mêle p.47

La lettre powysienne *a besoin de suggestions et d'articles de tous ses lecteurs: écrivez!*

Suggestions and contributions to la lettre powysienne *from all readers are welcome!*

http://www.powys-lannion.net/Powys/LettrePowysienne/PowysLettre.htm

EDITORIAL

La Lettre Powysienne aborde dans ce numéro deux grands thèmes, l'un centré autour de *Wood and Stone* (1915), le tout premier roman de John Cowper Powys, qui contient en promesse les suivants, l'autre axé sur ce qui commence à émerger en France de la correspondance. *Wood and Stone* n'est pas le livre le plus souvent mentionné parmi la foisonnante production de Powys. Ian Mulder, lecteur attentif, nous expose les raisons de son intérêt pour ce roman et pourquoi il mérite mieux à son avis qu'un relatif oubli. Il a semblé intéressant de mettre cette appréciation récente en relation avec certains articles critiques parus lors de la traduction en français. Intéressant également de souligner de quelques traits les origines du roman dans la biographie de l'auteur. Ce livre fut écrit sous l'ombre bienveillante de Thomas Hardy dont Powys, évoquant à maintes reprises l'importance, a dit que dans son univers, "les méchants sont presque aussi pitoyables que les bons. *Tous sont victimes de la nature de l'Univers*". *Wood and Stone* qui lui est dédié mérite qu'on en (re-)découvre la force et l'efficacité.

Un des — nombreux — aspects du génie powysien est certainement celui qui apparaît à travers son immense correspondance et ses journaux (*Diaries*), dont jusqu'ici une petite partie seulement a été publiée en Grande Bretagne. Or la sortie récente en France d'un livre, *Esprits-Frères*, qui rassemble précisément certaines de ses Lettres à divers correspondants, dont un bon nombre à Llewelyn le frère bien-aimé, va permettre aux lecteurs francophones de constater à quel point Powys était vivant et drôle dans ces Lettres intimes qui le décrivent si bien. En ce qui concerne ses journaux, une étude intéressante, basée sur une lecture attentive de ces *Diaries*, a été publiée il y quelques mois en Suède sur le thème de la marche, *Walking in the Creative Life of John Cowper Powys*, un sujet bien peu évoqué jusqu'ici, sauf *en passant*.

Par une de ces troublantes coïncidences qui apparaissent souvent dès qu'on évoque un événement qui s'applique à John Cowper, Sven-Erik Täckmark m'a fait parvenir tout récemment, retrouvée par hasard dans ses archives, une photocopie de *la* lettre dont vous avez trouvé le texte en traduction dans le premier numéro. Vous aurez ainsi le plaisir de découvrir à quoi ressemblait, physiquement, une lettre de John Cowper dans toutes ses idiosyncrasies!

Enfin, *last but not least*, il a semblé intéressant de vous faire découvrir les réflexions que John Cowper Powys confiait en 1943 à Donald Brook et qui sont peut-être plus que jamais d'actualité.

Jacqueline Peltier

WOOD AND STONES

The silent trees above my head
The silent pathway at my feet
Shame me when here I dare to tread
Accompanied by thoughts unmeet.

"Alas!" they seem to say, "have we
In speechless patience travailed long
Only at last to bring forth thee,
A creature void of speech or song?

"Only in thee can Nature know
Herself, find utterance and a tongue
To tell her rapture and her woe,
And yet of her thou hast not sung.

"Thy mind with trivial notions rife
Beholds the pomp of night and day,
The winds and clouds and seas at strife,
Uncaring, and hath naught to say."

O Man, with destiny so great,
With years so few to make it good,
Such fooling in the eyes of fate
May well give speech to stones and wood!

John Cowper Powys
Poems (1899)

BOIS ET PIERRES

Les arbres silencieux au-dessus de ma tête
Le sentier silencieux sous mes pas
Me font honte quand j'ai l'audace d'y marcher
Accompagné de pensées importunes.

"Hélas!" semblent-ils dire, "n'avons-nous
Si longtemps besogné avec une patience muette
Que pour enfin donner le jour à toi,
Créature dépourvue de paroles, de chant?

"C'est en toi seulement que la Nature peut
Se connaître, trouver expression et langue
Pour dire son ravissement et son tourment,
Cependant point ne l'as-tu célébrée de tes chants.

"Ton esprit où sévissent de frivoles pensées
Contemple la majesté de la nuit, du jour,
Les vents, les nuages, les mers en lutte,
Indifférent, et n'a rien à dire."

O toi, Homme à la destinée si haute,
Et si peu d'années pour l'accomplir,
Une telle déraison aux yeux de la fatalité
Pourrait bien donner la parole aux pierres et au bois!

John Cowper Powys
Poems (1899)
(trad. J.Peltier)

A Story of Interior Passion:
Wood and Stone by John Cowper Powys

This is an astonishingly brilliant first novel, first published in 1915. It would be amusing to submit it for the Booker Prize – surely it would win. But more to the point, a publisher must be persuaded to put it back in print. My own copy is a paperback facsimile edition issued courageously by Village Press in 1974. I want to proclaim "Better than Lawrence, Conrad, Joyce! Better than Proust! Better even than some of his own later novels!" But I won't because I don't have the credentials.

His plot is well-crafted and gripping, with suspense maintained through seven hundred pages of twists and turns. There is a wonderful array of memorably-evoked scenes, grand, comic, tragic and pathetic. His language builds atmosphere through the precise detail of his observations, but enchants through its music, its breadth and its honesty. He writes the purest and most expressive English, about the seasons, about trees, plants, clay and stone, and the influences they have on his characters:

> The blossom of the blackberry bushes was already giving place to unripe fruit, and the berries of traveller's-joy were beginning to turn red. Hips and haws still remained in that vague colourless state which renders them indistinguishable to all eyes save those of the birds, but the juicy clusters of the common night-shade — "green grapes of Proserpine" — greeted the wanderer with their poisonous Circe-like attraction. from their thrones of dog-wood and maple, and whispered of the autumn's approach.

The publisher's blurb on the Village Press edition defeats its own object by calling it a "sombre and impressive novel". It's much more than that. The madness and subsequent accidental death of James Andersen do cast a long sombre shadow on the reader's memory, but are just one thread of many interlaced themes in this work of multiple dimensions.

In an extraordinary preface, Powys proposes that Nietzsche might be right, up to a point, in distinguishing different kinds of man. Maybe insights *can* be gained from dividing mankind between the strong-willed dominant types, and those "Pariahs" whose slave mentality might today label them as "losers" or "victims".

> In that particular corner of the West Country, so distinct and deep-rooted are the legendary survivals, it is hard not to feel as though some vast spiritual conflict were still proceeding between the two opposed Mythologies – the one drawing its strength from the impulse to Power, and the other from the impulse to Sacrifice.

But he's prepared to subvert Nietzsche and examine in depth the interior life of his Pariahs, for it could be "at least as interesting". The Mythology of

Une histoire de passion intérieure:
Wood and Stone de John Cowper Powys

C'est un premier roman étonnamment brillant qui fut publié pour la première fois en 1915. Ce serait amusant de le proposer pour le Booker Prize — il gagnerait sûrement. Mais, plus important, un éditeur devrait vraiment être persuadé de le republier. Mon exemplaire est un fac-similé de la première édition, une édition de poche que Village Press publia courageusement en 1974. J'aimerais proclamer "Mieux que Lawrence, Conrad, Joyce! Mieux que Proust! Mieux, même, que ses propres livres ultérieurs!" Mais je ne le ferai pas car je n'ai pas les titres qui me le permettraient.

L'intrigue est astucieuse, elle vous agrippe et maintient l'intérêt à travers sept cents pages de rebondissements. Il y a un magnifique éventail de scènes superbement évoquées, grandioses, comiques, tragiques et pathétiques. La langue utilisée crée l'atmosphère au moyen des détails précis de ses observations, mais nous enchante par sa musique, son étendue et son honnêteté. Il écrit l'anglais le plus pur et le plus expressif à propos des saisons, des arbres, des plantes, de l'argile et de la pierre, et les influences que ces éléments ont sur ses personnages.

> Dans les ronciers, les mûres étaient encore vertes et les baies des clématites commençaient à rougir. Les autres baies étaient encore si peu colorées qu'elles demeuraient indiscernables sauf par les yeux des oiseaux, mais les grappes juteuses du raisin de loup — "les vertes grappes de Proserpine" — de leur trône d'érable et de cornouiller, exerçaient sur le voyageur une circéenne et venimeuse attraction, et murmuraient que l'automne approchait.

Les commentaires de l'éditeur de Village Press sur la quatrième de couverture ne lui rendent pas justice en le définissant comme "un roman sombre et impressionnant". Il est bien plus que cela. La folie et la mort accidentelle ultérieure de James Andersen jettent en effet une grande ombre bien noire dans la mémoire du lecteur, mais ne sont qu'un des fils d'un entrelacs de thèmes dans cette œuvre aux multiples dimensions.

Dans une extraordinaire préface, Powys avance l'idée que Nietzsche a peut-être raison, dans une certaine mesure, lorsqu'il distingue différentes sortes d'hommes. Il est possible qu'une plus grande connaissance *puisse* être acquise en divisant l'humanité entre les types dominants à forte volonté, et ces "parias" dont la mentalité d'esclave les ferait aujourd'hui étiqueter en "perdants" ou "victimes".

> Dans ce coin particulier des comtés de l'ouest, les survivances légendaires sont si vives et si profondément enracinées que l'on a toujours l'impression d'un conflit entre deux mythologies opposées: l'une qui tire sa force de l'impulsion au Pouvoir, l'autre de l'impulsion au Sacrifice.

Mais il est prêt à détourner Nietzsche et à examiner en profondeur la vie intérieure de ses "parias", car ce pourrait être "au moins aussi intéressant". La Mythologie du Sacrifice n'a pas à être écartée à la légère, et Powys juge la victoire

Sacrifice is not to be airily dismissed, and Powys judges victory by aesthetic criteria alone. His main sympathies are with the underdogs. In his pamphlet, *The Secret of Self-Development* (Village Press, 1974), he passionately advocates "self-culture" via reading great literature, but cautions:

> Self-culture in the true sense does not by any means necessarily make for pleasure or comfort. Sometimes it makes for suicidal misery.... For the truth is that what we call self-culture is simply a heightening of the life-consciousness in us.

In the village of Nevilton, based on the Montacute of his childhood, Powys creates some extraordinary characters. Amongst the "Pariahs" are the craggy eccentric Quincunx, who lives alone and digs potatoes in his garden:

> The lighting of his fire in the morning, the crackling of the burning sticks, and their fragrant smell, gave Mr Quincunx probably as much pleasure as anything else in the world.
>
> ... the Pariah does not venerate the Power that oppresses him. He despises and hates it. Long-accumulated loathing rankles in his heart. He is crushed but not won. He is penned, like a shorn sheep; but his thoughts "wander through Eternity".

There's the timid, vulnerable Lacrima Traffio, a natural victim for the sadistic magnate Mortimer Romer:

> The first time he had encountered Lacrima Traffio, he had been struck by her appealing eyes, her fragile figure, her frightened gestures.

There's the saturnine James Andersen, whose passions run so deep that they touch insanity, as inherited from his mother. There's a frail and sickly maiden, Ninsy Lintot, whose unrequited love for James is balanced by his own unrequited love for Lacrima. Hugh Clavering is the young vicar tortured with lust for the flirtatious Gladys, who comes to him for religious instruction:

> 'Yet is it not my duty to look at her?' the Devil in his heart whispered. 'How can I teach her, how can I influence her for good if I do not see the effect of my words? Is it not an insult to the Master himself, and his divine power, to be thus cowardly and afraid?'

There's a mad girl, Nance Purvis, whose cries can be heard in the lonely woods, near the sinister Auber Lake, where various characters converge one moonlit night. There's a kind of village "bag lady", Witch Bessie, with her herbs, insight and cunning:

> "What be she then, with her Jezebel face and her shameless looks?" Round to back door, is it 'ee 'd have me sent? I do know who you be, well enough, Master Clavering, and I guess this gentleman be him as they say does bide here; but what be she, tricketed up in them outlandish clothes, like a Gypoo from Rogertown Fair? Be she Miss Gladys Romer, or baint she?"

On the side of Power are the manipulative businessman Mortimer Romer; his bullying daughter Gladys; Luke Andersen, James' brother, who works for Romer and has Gladys running after him, whilst keeping several village girls in his sights:

seulement en termes esthétiques. Ses sympathies vont surtout aux misérables. Dans son pamphlet *The Secret of Self-Development* (Village Press 1974) il se fait l'avocat passionné de la culture que l'on apprend seul, à travers la lecture de la grande littérature, mais il met en garde:

> L'autodidactisme dans son sens réel n'entraîne pas nécessairement le plaisir ou le confort. Quelquefois il entraîne une misère suicidaire... Car la vérité c'est que ce que nous nommons autodidactisme est simplement un approfondissement de la conscience vitale en nous.

Dans le village de Nevilton, inspiré par le Montacute de sa jeunesse, Powys crée des personnages extraordinaires. Parmi les "parias" on trouve le rugueux et excentrique Quincunx, qui vit seul et arrache les pommes de terre dans son jardin:

> Allumer le feu le matin, entendre le crépitement des flammes, sentir le parfum de bois sec — probablement tout cela procurait-il à Mr Quincunx autant de plaisir que n'importe quoi d'autre au monde.
> ... mais le paria ne vénère pas le Pouvoir qui l'oppresse. Il le méprise et le hait. Un dégoût accumulé depuis longtemps lui reste sur le cœur. Il est brisé, non pas vaincu. Il est parqué, tondu comme un mouton, mais il a "des pensées qui errent dans l'éternité".

Il y a la timide et vulnérable Lacrima Traffio, une victime évidente pour le sadique magnat Mortimer Romer:

> La première fois qu'il avait rencontré Lacrima Traffio, il avait été frappé par les yeux suppliants, la silhouette fragile, les gestes effrayés de la fille.

Il y a le saturnien James Andersen, dont les passions profondément enfouies frisent la folie, héritée de sa mère. Il y a une frêle et maladive jeune fille, Ninsy Lintot, dont l'amour sans espoir pour James est mis en balance avec l'amour sans espoir de celui-ci pour Lacrima. Hugh Clavering, un jeune pasteur, est torturé par le désir qu'il ressent pour la coquette Gladys, son élève en instruction religieuse:

> N'est-ce pas mon devoir de la regarder? lui chuchota le démon au creux du cœur. Comment puis-je lui apprendre quelque chose, comment puis-je la mettre sur le droit chemin, si je ne vois pas l'effet de mes paroles? N'est-ce pas une insulte envers le Maître Lui-même et Son pouvoir divin que d'avoir peur comme un lâche?

Il y a aussi Nance Purvis, une jeune fille qui a perdu la raison et dont les cris peuvent être entendus dans les bois solitaires, près du sinistre lac Auber, vers lequel divers personnages convergent une nuit de lune. Il y a Bessie-la-Sorcière, une vieille drôlesse, avec ses herbes, sa clairvoyance et ses ruses:

> Qui c'est donc avec cette face de Jézabel et ces regards effrontés? A la porte de service, c'est là que tu veux m'envoyer? Je sais bien qui vous êtes, Monsieur Clavering, et je devine que l'aut' jeune homme est celui qu'on dit qu'il habite ici. Mais elle, dans ces vêtements de carnaval, comme une gitane de la foire de Rogertown, qui c'est? C'est Miss Gladys Romer ou c'est pas elle?

Du côté du pouvoir on trouve Mortimer Romer, l'homme d'affaires manipulateur; sa fille Gladys qui s'amuse à tourmenter les faibles; Luke Andersen, le frère de James, poursuivi par la fille de son patron, une Gladys fort éprise, tandis qu'il garde un œil sur différentes filles du village:

> The young stone-carver, with his classic profile and fair curly hair, might have passed for a disguised Dionysus seducing to his perilous service the women of some rustic Thessalian hamlet.

Other characters (who don't quite fit either category) include Vennie Seldom, who yearns to become a nun:

> I think the world is really a dark and dreadful place.... I cannot help saying so. I know there are people who see only its beauty and joy. I cannot feel like that. If it wasn't for him [Christ] I should be utterly miserable.

and the gross and primitive John Goring, who has been promised Lacrima's hand in marriage:

> It was not long before the tragic sobs of the unhappy Lacrima, borne across the field on the east-wind, arrested the farmer's attention. He stood still, and listened, snuffing the air like a great jungle-boar.
>
> ... "Not so quick, lassie, not so quick," he said. "Those that come into farmers' fields must not be too proud to pass the time of day with the farmer."

But the result is not a melodrama, though wit, morality, drama and satisfactory resolution of the plot's loose ends are all prominent in the novel. The action, brilliant characterisation and marvellous descriptions of nature are not the core of the novel's energy and genius. A recent remark by Charles Aznavour expresses a sentiment that applies in a special way to Powys:

> ... and anyway it was never sex that really interested me. It was *la passion intérieure.*

Wood and Stone, belying the materiality implicit in its title, fizzes with the interior passion of its characters which shapes their deeds. Many of them are bachelors and eligible maidens. Glen Cavaliero (In *John Cowper Powys: Novelist*, Clarendon Press, 1973) writes of a later novel: "The book is a network of erotic attraction, and odd relationships", and the same could be said of *Wood and Stone*. But you get the feeling that the author's intention is to chart his own soul, or as Powys himself averred, "to escape the stresses and strains of his own complex personality". (Cavaliero, op. cit.) He has the gift of informing every sentence with the joy of his deeply personal act of creation, yet without being in any normal sense autobiographical. In all of his characters, what makes them so real — however varied and sometimes grotesque — is some spark of the author's own feeling or viewpoint. He doesn't just invent a motley collection of fascinating characters and imagine how they interact, against a brilliantly evoked backdrop of village life; he enfolds them in an overarching set of supernatural influences whose origins are lost in myth. The names of his gods are Stone, representing a primeval paganism, and Wood, representing the Cross and hence the subtler power of Christianity.

Powys, son of a country parson, sees the various denominations of Christianity as influences, like those of Nature. His art is inclusive, generous and

> Le jeune tailleur de pierres au profil classique et aux beaux cheveux bouclés aurait pu passer pour un Dionysos travesti en train de séduire, pour les mettre à son périlleux service, les femmes de quelque rustique hameau de Thessalie.

Les autres personnages (qui ne font partie d'aucune catégorie) incluent Vennie Seldom qui brûle de devenir religieuse:

> Je pense que le monde est vraiment un endroit sombre et terrifiant, poursuivit-elle.... Je ne peux m'empêcher de le dire. Je sais qu'il y a des gens qui n'en voient que la beauté et les joies. Ce n'est pas ce que je ressens. Si ce n'était pour Lui, je me sentirais complètement malheureuse.

et le grossier et primaire John Goring, à qui Lacrima a été promise en mariage:

> Les sanglots tragiques de l'infortunée Lacrima, portés dans le champ par le vent d'est, ne mirent pas longtemps à retenir l'attention du fermier. Il demeura immobile, l'oreille aux aguets, humant l'air comme un gros verrat.
>
> ... "Pas si vite, ma belle, pas si vite. Quand on vient dans le champ du fermier, on ne fait pas la fière, on donne le bonjour au fermier".

Mais il n'en résulte pas pour autant un mélodrame, bien que l'esprit, la morale, le drame et une résolution satisfaisante des différents thèmes de l'action soient tout-à-fait en évidence dans le roman. L'action, la caractérisation brillante et les merveilleuses descriptions de la nature ne constituent pas le cœur de l'énergie et du génie du livre. Une remarque faite récemment par Charles Aznavour exprime un sentiment qui s'applique particulièrement à Powys:

> ... et de toutes façons ça n'a jamais été le sexe qui m'intéressait réellement. C'était *la passion intérieure*.

Wood and Stone, contrairement au côté matériel implicite dans le titre, pétille avec la passion intérieure de ses personnages qui inspire leurs actions. Beaucoup d'entre eux sont célibataires ou jeunes filles à marier. Glen Cavaliero (dans *John Cowper Powys: Romancier*, Clarendon Press, 1973) écrit à propos d'un autre roman: "Ce livre est un réseau d'attirances érotiques et de relations bizarres", et la même chose pourrait être dite de *Wood and Stone*. Mais on a l'impression que l'intention de l'auteur est de dresser la carte de son âme, ou comme Powys l'a affirmé lui-même, "d'échapper aux contraintes et aux tensions de sa propre personnalité complexe." (Cavaliero, op. cit.) Il a le don d'imprimer sur chaque phrase la joie de son acte de création si profondément personnel, sans cependant être en aucune manière autobiographique. Dans chacun de ses personnages, ce qui les rend si réels — quelque différents et parfois grotesques qu'ils soient — c'est une étincelle du sentiment personnel ou du point de vue de l'auteur. Il n'invente pas simplement une collection bigarrée de personnages fascinants pour imaginer ensuite comment ils réagissent les uns sur les autres, avec en toile de fond une vie de village brillamment évoquée; il les enveloppe dans une immense arche d'influences surnaturelles dont les origines sont mythiques. Les noms de ses dieux sont la Pierre, qui représente un paganisme préhistorique, et le Bois qui, lui, représente la Croix et donc la puissance plus subtile de la chrétienté.

Powys, fils d'un pasteur campagnard, voit les différentes dénominations de la chrétienté en tant qu'influences, comme celles de la Nature. Son art est

able to reflect upon itself:

> Art, alone, — that mysterious daughter of Life, — has the secret of following the incalculable movements of the Force to which she is so near akin....
>
> Art must prove itself able to evoke the very tang and salt and bitter-sweetness of the actual pell-mell of life — its unfolding spaces, its shell-strewn depths.... She must hold fast to poetry and humour, and about her creations there must be a certain spirit of liberation, and the presence of large tolerant after-thoughts.

In *Wood and Stone,* Powys writes within a formal style that owes much to the Greek and Latin classics, in its magisterial comment on the scenes described, in its linking of moods and events to geography, Nature and distant cosmic influences. But his outlook is uncompromisingly personal: what he describes is not England, for all its sparkling description, but his own soul.

His village of Nevilton (Montacute) is defined within the conventional class structure of its time, using the language and attitudes of the educated classes. Whilst he embraces those from the less educated orders with equal affection, they are notably less able to express themselves and their interior life is not revealed. This is in contrast with *Weymouth Sands,* e.g. the interior monologue in which the young gypsy orphan, Larry Zed, consummates the spiritual ravishment of Perdita.

A propos Weymouth, one affectionate chapter describes a day trip to this seaside resort which was to become the location of his later novel. We forgive the author the "self-indulgence" of descriptions which don't advance the plot but are poetic evocations in their own right:

> Especially did he love the sun-bathed atmosphere, so languid with holiday ease, which seemed to float in and out of the open lodging-house entrances, where hung those sun-dried sea-weeds and wooden spades and buckets, which ever-fresh instalments of bare-legged children carried off and replaced.

One of the most appealing aspects of Powys is that all his writing is, in a special way, self-indulgent. He writes for his own pleasure, for the sheer joy of the ideas, the creation, the precise evocation of scenes and feelings, the assertion of his unusual sensibility. Of course he also writes to share his creation and in this he is supremely successful. I quote again from the blurb to the 1974 edition:

> ... his first "crazy romance", written years earlier to amuse himself and his friends, never appeared in print...

Wood and Stone has appeared in print, but only just. Publisher, please step forward! It's a big novel in every sense and it's only possible to convey some of its virtues in a short space. It is one of the glories of English literature; surely its time has come at last.

Ian Mulder

englobant, généreux et capable de réfléchir sur lui-même:

> L'Art seul — ce mystérieux enfant de la vie — a le secret pour suivre les mouvements incalculables de la Force dont il est si proche.
> L'Art doit être capable d'évoquer l'émotion même et le sel doux-amer du pêle-mêle de la vie — ses espaces déployés, ses profondeurs jonchées de coquillages.... Il doit s'accrocher à la poésie et à l'humour, et il doit y avoir, dans les créations, un certain esprit de *libération*, et la présence, en pointillé, d'une grande tolérance.

Dans *Wood and Stone*, Powys écrit dans un style formel qui doit beaucoup aux classiques grecs et latins, dans son commentaire magistral sur les scènes décrites, dans sa façon de lier les humeurs et les événements à la géographie, la Nature et des influences cosmiques lointaines. Mais sa conception est personnelle et sans compromissions: ce qu'il décrit ce n'est pas l'Angleterre, malgré sa description étincelante, mais son âme.

Son village de Nevilton (Montacute) est défini dans la structure de classe conventionnelle qui appartient à son époque, en utilisant la langue et les attitudes des classes éduquées. Bien qu'il montre la même affection pour les gens appartenant aux classes moins éduquées, ils ont bien plus de peine à s'exprimer et leur vie intérieure n'est pas révélée. Cela contraste avec *Weymouth Sands* (*Les sables de la mer*) où l'on voit par exemple Larry, le jeune orphelin romanichel, consommer le viol spirituel de Perdita.

A propos de Weymouth, un chapitre plein de tendresse décrit une journée passée dans cette petite ville balnéaire qui allait devenir le lieu de son roman ultérieur. Nous pardonnons à l'auteur le plaisir qu'il s'est donné en faisant des descriptions qui ne font pas avancer l'action mais qui sont des évocations poétiques de plein droit:

> Il aimait surtout l'atmosphère baignée de soleil, si pleine de cette langueur due au farniente, qui semblait flotter, avec le flux et le reflux des gens, à l'entrée ouvertes des pensions, où l'on avait suspendu algues séchées au soleil, pelles et seaux apportés ou remportés par de continuels contingents d'enfants aux jambes nues.

Un des aspects les plus attrayants de Powys est que tous ses écrits dénotent l'indulgence qu'il s'octroie. Il écrit pour son propre plaisir, pour la pure joie des idées, pour la création, l'évocation précise de scènes et de sentiments; l'assertion de sa sensibilité singulière. Bien sûr il écrit aussi pour faire partager sa création et en ceci il a parfaitement réussi. Je cite de nouveau la 4ème de couverture dans l'édition de 1974:

> ... son premier "roman bizarre", écrit il y a de nombreuses années pour s'amuser et amuser ses amis, ne fut jamais publié...

Wood and Stone a été publié, mais tout juste. Editeur, s'il vous plaît, avancez-vous! C'est un grand roman dans tous les sens du terme et il n'est pas facile de démontrer quelques unes de ses qualités dans un espace réduit. C'est une des gloires de la littérature anglaise; son heure est sûrement enfin arrivée.

Ian Mulder
(tr. J.P.)

Born in Australia, Ian Mulder has lived in England for many years. Having for health reasons retired early from professional life he plans to spend the remainder of his youth seeking a vocation.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

La puissance et la violence: Wood and Stone

Le premier roman de John Cowper Powys, qui donne la mesure de sa force

(Extrait d'un article de Christine Jordis publié dans "*le Monde des Livres*" du 31 mai 1991)

(...) Il est moins question de tendresse que de désir réprimé, insatisfait, obsessionnel, et moins question d'amour que de passion, c'est-à-dire de possession et de sacrifice:

> *Elles étaient comme des séismes et des avalanches, comme des tourbillons et des trombes marines, ces grandes passions du monde... demeurant en elles-mêmes non-morales, surhumaines, élémentaires.*

La nature est le lieu où s'exprime cette violence, une nature érotisée dans laquelle fuient le prêtre en proie à ses démons et Lacrima, pourchassée en raison même de sa terreur, dont le corps est cinglé au passage par des branches épineuses.

Dans cet univers à la fois sensuel et puritain, toutes les perversions ont cours; posséder véritablement un être, c'est s'emparer non de son corps mais de son âme: ainsi la tentative de viol du fermier Goring est-elle bien moins redoutable que le désir de Romer de corrompre l'esprit de Lacrima Traffio et de "*lui humilier l'âme*".

Peu à peu, les plus faibles, "*les parias*" et les exilés, dérivent vers la folie, thème récurrent de ce livre; James Andersen, le tailleur de pierres, dont Patrick Reumaux nous dit dans sa préface qu'il représente le premier essai autobiographique de Powys, est hanté, comme sa mère morte,

> *... par la folie et par la mort, avec la voix des pierres dans la tête et les forces invisibles tournoyant autour de lui comme un vol de freux.*

Christine Jordis a été pendant douze ans responsable de la littérature au British Council. Elle s'occupe aujourd'hui de la littérature anglaise aux éditions Gallimard et collabore au *Monde*. Elle est également écrivain et a publié *De petits enfers variés*, *Le Paysage et l'Amour*, *Jean Rhys: la prisonnière*, *Gens de la Tamise*, et récemment *Bali, Java, en rêvant*.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

Ian Mulder est né en Australie. Il vit en Angleterre depuis de nombreuses années. Ayant dû se retirer de bonne heure de la vie professionnelle pour des raisons de santé, il envisage de passer le reste de sa jeunesse à se chercher une vocation.

Les citations proviennent de la version française de *Wood and Stone*, dans la traduction de Patrick Reumaux (Editions Phébus), légèrement remaniée.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

Power and violence: Wood and Stone

John Cowper Powys's first novel, giving the measure of his strength

(An extract from the article by Christine Jordis published in "*Le Monde des Livres*", May 31, 1991)

(...) It is less a question of tenderness than of suppressed, unsatisfied, obsessional desire, and less a question of love than of passion, that is to say of possession and sacrifice:

> *They were like earthquakes and avalanches, like whirlpools and water-spouts, he thought, these great world-passions... and in themselves remain non-moral, superhuman, elemental.*

Nature is the scene where this violence is expressed, nature made erotic, in which the vicar, a prey to his demons and Lacrima, pursued because of her very terror, her body lashed by thorny branches, are fleeing.

In such a universe, both sensual and puritan, every perversion takes place; to possess truly a being is to seize not his body but his soul: for instance Goring the farmer attempting to rape Lacrima Traffio is far less redoubtable than Romer's desire to corrupt her mind and "*to humiliate her soul*".

Little by little, the weaker characters, "*the pariahs*" and the exiled, are drifting towards madness, a recurrent theme in this book; James Andersen, the stone-cutter, of whom Patrick Reumaux (the translator) tells us in his preface that he represents Powys's first autobiographical attempt, is haunted, like his dead mother,

> *... by madness and by death, with the voice of stones in his head, and invisible forces whirling around him like flying rooks.*

Christine Jordis during twelve years held major responsibility for Literature at the British Council in Paris. She now works for Gallimard in the field of English literature and is a contributor to *Le Monde*. She is also a writer and has published several books of essays, *De petits enfers variés, Le Paysage et l'Amour, Jean Rhys: la prisonnière, Gens de la Tamise*, and recently *Bali, Java, en rêvant*.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

Un grand poème de psychologie

Cet article parut dans ***La Quinzaine littéraire*** *en 1991 lors de la publication en français de* Wood and Stone *(Ed. Phébus). Michel Gresset dans une note (non retranscrite ici) montre une certaine insatisfaction de ce que le traducteur, Patrick Reumaux, ait tenu à conserver le titre anglais.*

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

1915: John Cowper Powys, qui est né en 1872 et qui vit de conférences, d'abord en Angleterre — depuis vingt ans — puis aux Etats-Unis — depuis dix ans —, publie son premier roman, *Wood and Stone*. L'année précédente, il a publié un premier essai sur *La Guerre et la culture*; il n'a nullement tourné le dos à son siècle. D'autre part, on sait maintenant qu'il avait écrit d'autres romans restés inédits, dont *After My Fashion* (publié en 1989 au Seuil sous le titre *Comme je l'entends*). Suivra aussitôt *Rodmoor*, puis ce sera un silence romanesque de dix années largement consacrées aux essais, avant le deuxième roman, *Ducdame* (1925), depuis longtemps publié en français sous le titre *Givre et sang*, et les grandes œuvres des années trente.

Pendant qu'aux Etats-Unis il parcourt "tous les Etats sauf deux", il publie donc ce premier roman qui parlera à tous ceux qu'intéresse la question naguère malicieusement posée par Raymond Queneau à la fin de sa préface à la traduction de *Mosquitoes* : "où donc les romanciers vont-ils prendre ce qu'ils nous racontent?" La réponse ici donnée est: dans leurs fantasmes, naturellement. Ils sont presque nus, les fantasmes de JCP, telle est la candeur avec laquelle il nous les livre dans les quelques premiers chapitres, telle est surtout la constance tranquille avec laquelle il nous les met en scène — si bien que ce que ce gros roman s'efforce d'égaler, c'est ni plus ni moins que Thomas Hardy, le dédicataire, "le seul qui fasse sentir l'atmosphère tranquillement débonnaire des grands humanistes du passé — des vrais classiques, en fait".

C'est probablement en effet la marque même du roman powysien, qu'il réussit à placer les fantasmes les plus "pervers" (encore que le sadisme des détenteurs du pouvoir et le masochisme des victimes ici évoquées paraissent bien bénins) sous un jour où le strictement sexuel et même l'humain sont dépassés, et qui évoque le soir tombant sur la campagne anglaise connue dans l'enfance ici, bien sûr, lieu de l'action: "les champs silencieux... commencèrent à prendre cette douceur magique qui à cette heure les transforme et les rend transparents, transformés, irréels et lointains."

A great psychological poem

This article appeared in 1991 in ***La Quinzaine littéraire*** *when* Wood and Stone *was first published in French by Phébus. In a note (not reproduced here), Michel Gresset expresses disappointment with the decision of the translator, Patrick Reumaux, to retain the English title.*

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

1915: John Cowper Powys, born in 1872 and a professional lecturer, first in England for twenty years, then in the United States for ten years, published his first novel, *Wood and Stone*. The year before, he had produced a first essay on *War and Culture*; he hadn't turned his back on the 20th century. However, we now know that he had written other unpublished novels, including *After My Fashion*, published in 1989 (*Comme je l'entends*, Editions du Seuil). *Rodmoor* came soon after. Then there was a ten years' silence — so far as novels were concerned, for he produced essays in this period — until his second novel *Ducdame* (1925), which has long been available in French as *Givre et Sang*, followed by his great works of the nineteen-thirties.

Whilst travelling through "all but two" of the United States, he published this first novel, which addresses itself to those who ponder the mischievous question put by Raymond Queneau at the end of his preface to the French translation of *Mosquitoes* : "Where do novelists get it all from?" The answer, in this case, is from their fantasy world, naturally. In the first few chapters, JCP's fantasies parade almost naked in the candour of their revelation; he establishes them with a calm steadiness, forcing comparison of this substantial novel with the work of Thomas Hardy, to whom it is dedicated: "the only one who brings with him an atmosphere of the large mellow leisurely humanists of the past, — of the true classics, in fact".

It's probably the very mark of a Powysian novel to place the most "perverse" fantasies (though the sadism of his power-wielders and the masochism of their victims appear quite benign) under a light in which sexual and even human restraint are superseded, drawing on childhood memories of dusk falling on English rural landscapes to paint the scenes where, of course, his action takes place: "the hushed fields... began to assume that magical softness which renders them, at such an hour, insubstantial, unreal, remote, transformed."

(A propos de cette immense tolérance qui s'annonce, on évoque déjà la merveilleuse définition qu'il donna de l'humour beaucoup plus tard, en 1947, dans son essai sur *Finnegans Wake*, c'est "l'ample et malicieuse acceptation de toute l'obliquité humaine." Quel programme de paix!)

Dans *Wood and Stone*, l'intrigue est certes un peu conventionnelle, et rappelle le roman régionaliste anglais du XIXè siècle. Moins que ce qui leur arrive, moins aussi, du moins pour la plupart, que ce qu'ils disent, ce qui compte, c'est ce que *sont* (en tant qu'ils incarnent des *tendances*) les personnages. En termes dramatiques, l'opposition entre les deux frères Andersen est simpliste, mais comme est merveilleuse la scène de l'excursion de Luke à Weymouth au chapitre XXII! Weymouth est, comme par hasard, le lieu même où Powys venait se repaître du spectacle du corps (surtout des jambes) des baigneuses.

Jean Wahl avait raison d'écrire, dans sa préface aux *Sables de la mer*, que lire Powys, c'est lire un grand poème de psychologie. Encore faut-il s'entendre sur ce mot. Il ne s'agit évidemment pas, à la française, d'une analyse raffinée des motivations, mais de tout un système d'équivalences (plutôt que de correspondances) entre l'humain et le non-humain: tel personnage est tout grès, tel autre est tout argile. Et puis, les personnages sont livrés à un combat titanesque (ce combat est rendu explicitement nietzschéen par l'auteur dans sa préface) entre la volonté de puissance et la volonté d'amour, entre la mythologie du pouvoir et celle du sacrifice, etc. Ce sont donc, globalement, massivement, ces personnages, des forces — ou des faiblesses. Les plus intéressants sont d'ailleurs ceux des parias, masculin (Mr Quincunx) ou féminin (Lacrima, l'Italienne exilée dans le Somerset), et le plus intéressant des rapports humains ici évoqués (toujours deux par deux, par couples d'opposés) est sans doute cette communication entre les parias — qui, elle, n'a rien de victorien.

Dans *Wood and Stone*, on assiste pour la première fois au débordement du masculin par le féminin, du moderne par le pérenne, de l'humain par le non-humain, de l'animé par l'inanimé qui caractérise la fiction de John Cowper Powys. Oui, Jean Wahl avait mille fois raison: lire Powys, c'est lire un grand poème de psychologie parce que chez lui, ce mot usé jusqu'à la corde (re)trouve un sens poétique.

Michel Gresset

Michel Gresset est Professeur Emérite à l'Université Paris VII et fut responsable du *Faulkner* des Editions de la Pléiade. Il a écrit sur Faulkner et les autres écrivains du Sud des Etats-Unis et a traduit certaines de leurs œuvres. Il avait été rendre visite à John Cowper Powys à l'été de 1962.

°°

(The vast tolerance thus revealed puts us in mind of his marvellous definition of humour much later, in his 1947 essay on *Finnegans Wake*: “a large, ample, mellow, mischievous acceptance of all human obliquity.” What a formula for peace!)

In *Wood and Stone*, the plot is somewhat conventional, bringing to mind the English nineteenth-century regional novel. But what happens to the characters, and even what the characters say, at least some of them, counts less than what they *are* — the *tendencies* which they embody. In dramatic terms, the contrast between the Andersen brothers is simplistic, but how marvelously Luke’s outing to Weymouth is depicted in Chapter 22! It just so happens that Weymouth is the very place where Powys used to go and feast his eyes on the bodies (legs especially) of girls bathing.

Jean Wahl was right when he wrote in his preface to *Weymouth Sands* that reading Powys is like reading an immense “poème de psychologie”. But this term needs to be understood. We are not speaking of a refined analysis of motives, in the French style, but of an entire system of parallels between the human and the inanimate. This person is all sandstone; that one is all clay. Moreover, the characters are placed in a Titanic pitched battle — which the author’s preface acknowledges to be of Nietzschean provenance — between the Will to Power and the Will to Love, between the mythology of power and that of sacrifice, and so on. The characters are identified with vast cosmic forces — or weaknesses. Moreover the pariahs amongst them are the most interesting: the masculine, Mr Quincunx, and the feminine, Lacrima, the Italian girl who finds herself exiled in Somerset; and of all his portrayals of human relationships in the book (always in pairs, in opposing couples) this communication *between* pariahs is the most interesting, and not in the least Victorian.

In *Wood and Stone*, we see for the first time the masculine overwhelmed by the feminine, the modern by the timeless, the human by the non-human, the animate by the inanimate; typical characteristics of John Cowper Powys’s fiction. Jean Wahl was absolutely right: reading Powys is like reading an immense “poème de psychologie”, because in his case this threadbare expression really retrieves a poetical meaning.

Michel Gresset
(tr. J.P.)

Michel Gresset is Professor Emeritus at the University of Paris VII and was editor of the complete works of Faulkner in the Bibliothèque de la Pléiade edition. He has written on Faulkner and other Southern writers and translated them. He visited John Cowper Powys in the summer of 1962.

°°

La maison de la famille Powys (the Vicarage), Montacute

Middle Street, “the main village street”,
une vue vers l’ouest avec au fond
St. Michael’s Hill (“Nevilton Mount”)

A propos de ***Wood & Stone***

John Cowper Powys a écrit *Wood and Stone*, son premier roman, vers 1914. Le livre fut publié par Arnold Shaw à la fin de 1915. Ce furent pour lui des années difficiles: il perdit sa mère (le 30 juillet) à peu près au moment où la Première Guerre mondiale commençait, il était malheureux dans son mariage, et désespéré par ses relations avec Frances Gregg, son "chat sauvage" qui s'était mariée avec Louis Wilkinson. Les pensées de John Cowper étaient également tournées vers la philosophie de Nietzsche (voir à ce sujet l'article de C. Harsh dans *The Powys Journal*, vol. XI, 2001). A New York il venait de participer à un débat enfiévré sur *Nietzsche et la guerre*, and il avait débattu avec un certain professeur Hudson qui était un antagoniste agressif du penseur allemand.

> Devine combien je fus content de découvrir à mes côtés l'admirable Lichtenberger en personne, tu sais, le Français qui a écrit le livre sur N. dans l'édition Foulis? (...) Le professeur Hudson en fut réduit bel et bien à beugler, brailler et se montrer brutal. Il a finalement eu recours à des rodomontades rhétoriques comme quoi Nietzsche était un ennemi de la Démocratie américaine, un ennemi de Dieu et un anarchiste antisocial. Le Français s'est retiré de la scène avec discrétion et élégance, comme pour dire "Quels barbares! Quels abrutis!" (*Letters to his Brother Llewelyn*, 28 novembre 1914)

Pendant ce temps, Llewelyn était parti au Kenya comme fermier, et Marion Linton, la jeune fille avec qui il était fiancé, lui écrivit pour lui faire part de son intention de devenir religieuse:

> Eh bien! c'est la fin de la bataille, Lulu contre l'Urbs Beata, Roma Imperatrix, Maria Gratia Plena, Ecclesia Seculorum! Quels démons que ces gens — sans doute en ont-ils après son argent! Que Dieu les damne!

Ainsi John Cowper écrivait-il à Llewelyn en juillet 1915 afin sans doute de le consoler de cette défection qui portait un rude coup à l'amour-propre du jeune frère. Nous trouvons des traces de cet épisode dans le roman, à travers le caractère de Vennie Seldom.

L'action du livre se passe dans un village, Nevilton, qui est en fait le Montacute des Powys, très reconnaissable avec son superbe manoir du 16ème siècle, Montacute House, les deux presbytères, l'ancien situé près de l'église Ste Catherine, où vit Hugh Clavering, le jeune pasteur tourmenté; l'autre, plus grand, qui se trouve au-delà de l'entrée ouest de Montacute House, où Mrs Seldom et sa fille ont trouvé refuge et qui dans la réalité abrita le Révérend Charles Powys et sa nombreuse famille. L'horrible Goring habite la ferme du Prieuré, Abbey Farm aujourd'hui, seul vestige d'une abbaye, détruite par Henry VIII. Leo's Hill est en fait Ham Hill, et John Cowper pour le mont Nevilton a décrit la colline boisée surmontée de sapins connue sous le nom de St Michael's Mount et que décrit également Llewelyn dans *A Baker's Dozen*. Les paysages sont donc très fidèles à la réalité et une partie des personnages l'est aussi: les frères Andersen sont les portraits — ébauches un peu rudes — de Llewelyn et John Cowper. Neil Lee dans son essai *Sun, Sea and Samphire* attire l'attention sur un article de Llewelyn paru

About ***Wood & Stone***

John Cowper Powys wrote *Wood and Stone*, his first novel, around 1914. It was published by Arnold Shaw at the end of 1915. These were years of many difficult circumstances: he lost his mother (30 July) at about the time the First World War began, was unhappy with his marriage, and utterly depressed by his relationship with Frances Gregg, his "wood-cat", married to Louis Wilkinson. John Cowper's thoughts were also delving into Nietzsche's philosophy (see the article by C. Harsh in *The Powys Journal*, vol. XI, 2001). In New York he had recently taken part in a heated debate on *Nietzsche and the War* and argued with one Prof. Hudson who was aggressively against the German thinker.

> Guess my pleasure when I found next me none other than the admirable Lichtenberger, the Frenchman who writes the book on N. in Foulis edition, you know? (...) Prof. Hudson was reduced to sheer bellowing and bawling and bullying. He finally resorted to rhetorical rhodomontade about Nietzsche being an enemy of American Democracy, an enemy of God, and an Anti-social anarchist. The Frenchman gently and elegantly withdrew from the scene, as much as to say "What Barbarians! what thick-skulls!" (*Letters to his Brother Llewelyn*, 28 November 1914)

During that time Llewelyn was away farming in Kenya and Marion Linton, the girl he was engaged to, wrote to say she had decided to become a nun:

> Well! so this is the end of the contest, Lulu against the Urbs Beata, Roma Imperatrix, Maria Gratia Plena, Ecclesia Seculorum! What demons they are — after her money, no doubt! Damn them!

So John Cowper wrote to Llewelyn in July 1915 in order probably to comfort him for this desertion which had deeply hurt the young brother's self-esteem. We find glimpses of this episode in the novel, through the character of Vennie Seldom.

The action takes place in a village, Nevilton, which is in fact the Powys family's Montacute, very recognisable with its superb Manor, Montacute House, the two vicarages, the old vicarage near St Catherine's church where Hugh Clavering, the harassed young vicar lives; the other bigger vicarage, beyond the West entrance to Montacute House, where Mrs Seldom and her daughter Vennie have found refuge, in which very house the Rev. Charles Powys brought up his numerous family while assuming his duties as vicar. The horrible Goring lives in Abbey Farm, sole remnants of an abbey which was destroyed by Henry the Eighth. Leo's Hill is no other than Ham Hill, and Mount Nevilton is in fact St Michael's Mount, the lofty hill with its clump of Scotch firs also described by Llewelyn in *A Baker's Dozen*. The landscape is therefore close to reality as are some of the characters: the Andersen brothers are rough-hewn sketches of Llewelyn and John Cowper. Neil Lee in his essay *Sun, Sea and Samphire* draws attention to an article by Llewelyn published in *The Rationalist Annual*. Llewelyn

dans *The Rationalist Annual*. Llewelyn y évoque un épisode révélateur de l'attitude des deux frères concernant leurs conceptions de l'Univers, au détour d'une discussion qu'il eut avec John Cowper au sujet d'un livre qui l'avait impressionné, *The Astral Universe*, de Sir John Ball. Ce livre fut à l'origine d'une confrontation entre leurs deux philosophies opposées:

> Je me souviens avoir discuté de ce livre de Sir Robert Ball un automne tandis que nous revenions en passant par Ham Hill d'une promenade nocturne à Norton-sub-Hamdon, un village à trois miles à l'ouest de Montacute. Je plaidais ma cause avec force, and je pourrais encore maintenant trouver l'endroit même, un peu au-dessus de "Jack O'Beards", où mon frère s'arrêta et, levant exaspéré sa main vers les étoiles qui étaient rassemblées comme des abeilles dorés au-dessus du camp préhistorique, s'écria reprenant les mots de Walt Whitman: "Si la matière règne, alors, Alarme! Nous sommes trahis."

Cette discussion ne peut que rappeler celle entre James et Luke Andersen sous "... le sombre dôme du ciel, au-dessus d'eux, constellé d'innombrables points de lumière brillante... " dans le chapitre XIX "Intervention planétaire" de *Wood and Stone*.

Il est tout-à-fait probable que les graves ennuis de santé que connaissait John Cowper dans ces années-là ont influencé le sombre destin de James Andersen. En ce qui concerne Luke, Llewelyn (selon son biographe) fit des objections au portrait pas très flatteur que John Cowper en avait fait:

> "Faire se marier Luke, c'est, j'en suis sûr, une bévue — une bévue qui me touche personnellement" et il regrettait l'amour du désinvolte Luke pour "les joncs élégants" — "des objets fragiles, inutilisables et déprimants" comparés aux cannes en frêne que lui utilisait. (*The Life of Llewelyn Powys*, par Malcolm Elwin, 1946)

Il est également probable que le patelin Mr Taxater est inspiré de William John Williams dit "le catholique", un ami de John Cowper, que Maurice Quincunx a certains traits de Theodore Powys et que Bessie-la-sorcière est probablement inspirée par la Nancy Cooper que décrit Llewelyn dans *Somerset Essays*.

Juste avant la parution du livre, John Cowper confie à son frère:

> Tu sais — dans cette nouvelle manie d'écrire des romans, je suis devenu singulièrement indépendant des gens, des personnes. Je ne veux voir personne, ni faire l'amour à qui que ce soit — je veux seulement qu'on me laisse tranquille afin d'écrire.... Mon seul désir, mon intention maintenant c'est d'écrire. Tu sais que je n'ai jamais eu ta capacité de jouir de la vie. J'ai toujours été un peu fou, fonçant tête la première dans telle ou telle obsession. Eh bien! Mon obsession maintenant c'est d'écrire et mon cœur se durcit dans sa solitude. (*Letters to his Brother Llewelyn*, 29 octobre 1915)

J. P.

°°

evokes a revealing episode about the attitude of the two brothers and their conceptions of the Universe, during a discussion he had with John Cowper about a book which had impressed him, the *Astral Universe* by Sir Robert Ball. It was, he recalls, the cause of a clash between their opposing philosophies:

> I recall discussing with him this same book of Sir Robert Ball one autumn as we were returning over Ham Hill from a midnight walk to Norton-sub-Hamdon, a village three miles to the west of Montacute. I was even then able to put my case with considerable vigour, and I could now go to the very spot, a little above "Jack O'Beards", where my brother stopped and, in exasperation, raising his hand towards the stars as they clustered like golden bees above the old encampment, cried out the words of Walt Whitman: "If matter rules, then, Alarum! we are betrayed."

This discussion inevitably brings to mind the astronomical speculations which Luke and James Andersen discuss with "... the dark dome of the sky above them, strewn with innumerable points of glittering light... " in chapter XIX "Planetary Intervention" of *Wood and Stone.*

It is probable that the serious health problems which John Cowper suffered at that time influenced James Andersen's dark fate. As for Luke, Llewelyn (according to his biographer), objected to the not too flattering portrait John Cowper had made of him:

> "Making Luke marry I am sure is a blunder — a blunder which hits me personally" and he regretted the airy Luke's partiality for "elegant canes" — "flimsy, irrelevant, and depressing objects" beside his own habitual ash sticks. (*The Life of Llewelyn Powys*, by M. Elwin, 1946)

The unctuous Mr Taxater is drawn from John Cowper's friend William John Williams, known as the 'Catholic', Maurice Quincunx has some traits of Theodore Powys, and Witch-Bessie is strongly inspired by the Nancy Cooper described by Llewelyn in *Somerset Essays.*

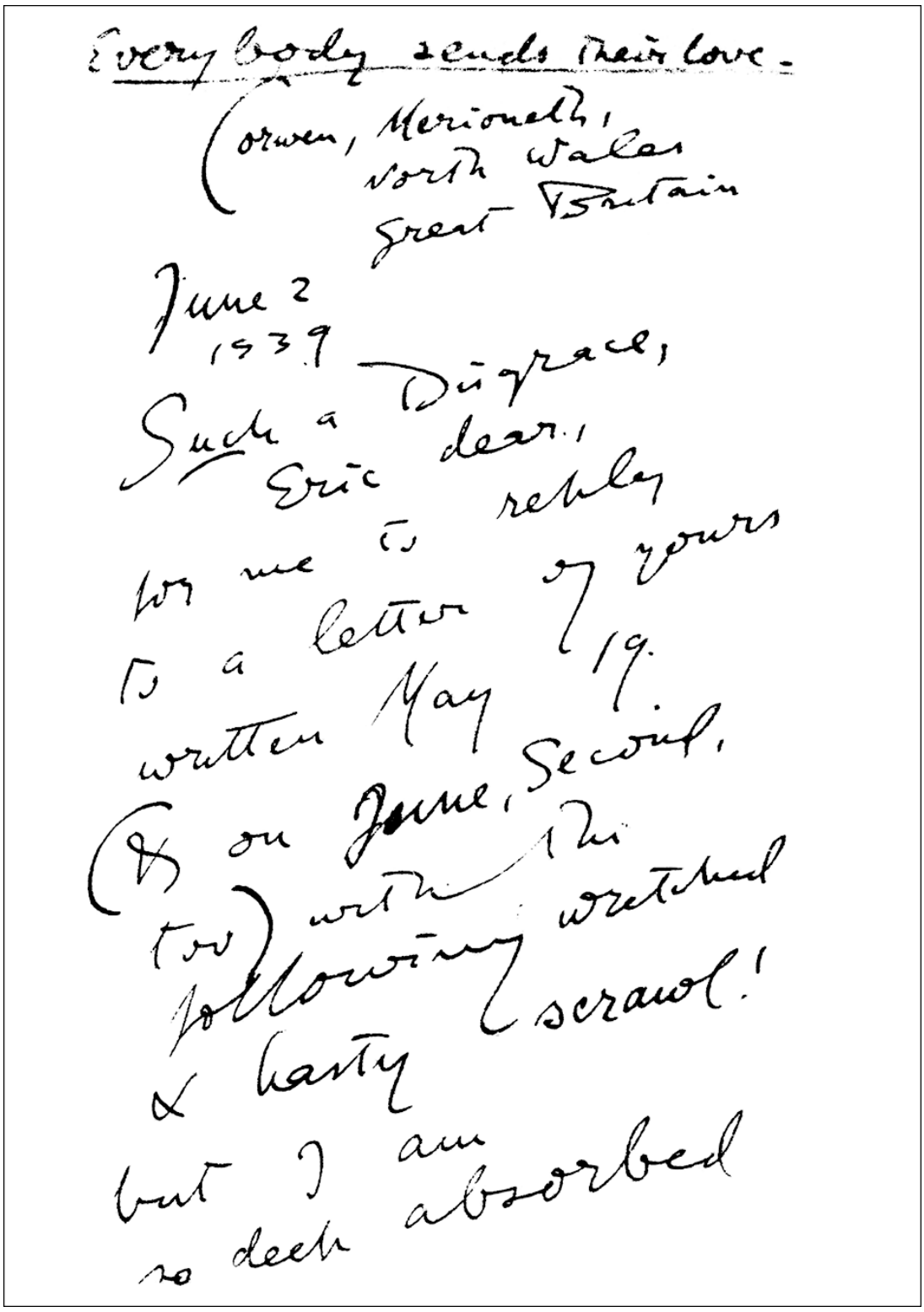
Just before the book came out, John Cowper confides to his brother:

> Do you know — in this new mania for writing novels I have grown singularly independent of people and persons. I don't want to see anyone or make love to anyone — I only want to be left alone to write.... My own desire and intention now is to write. You know I never really did have your power of enjoying life. I always was a bit mad, rushing here and there in this or that obsession. Well! writing's my obsession now and my heart hardens itself in its loneliness. (*Letters to his Brother Llewelyn*, 29 October 1915)

J. P.

°°

Lettre du 2 juin 1939 à Sven-Erik Täckmark
publiée en traduction française dans *Esprits-Frères*, éditions Corti, 2001
(reprise dans *la Lettre Powysienne*, numéro 1)

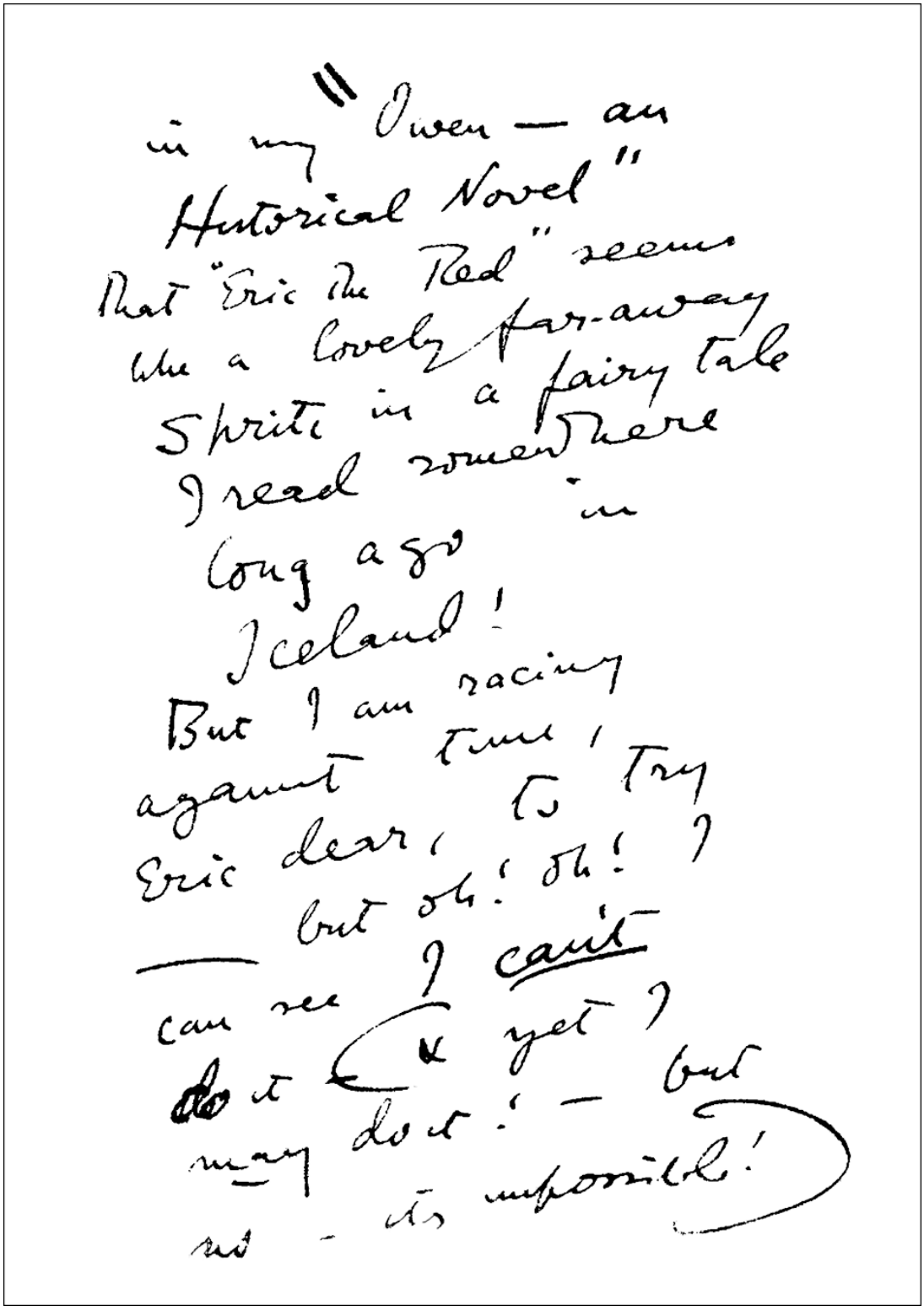


Everybody sends their love –

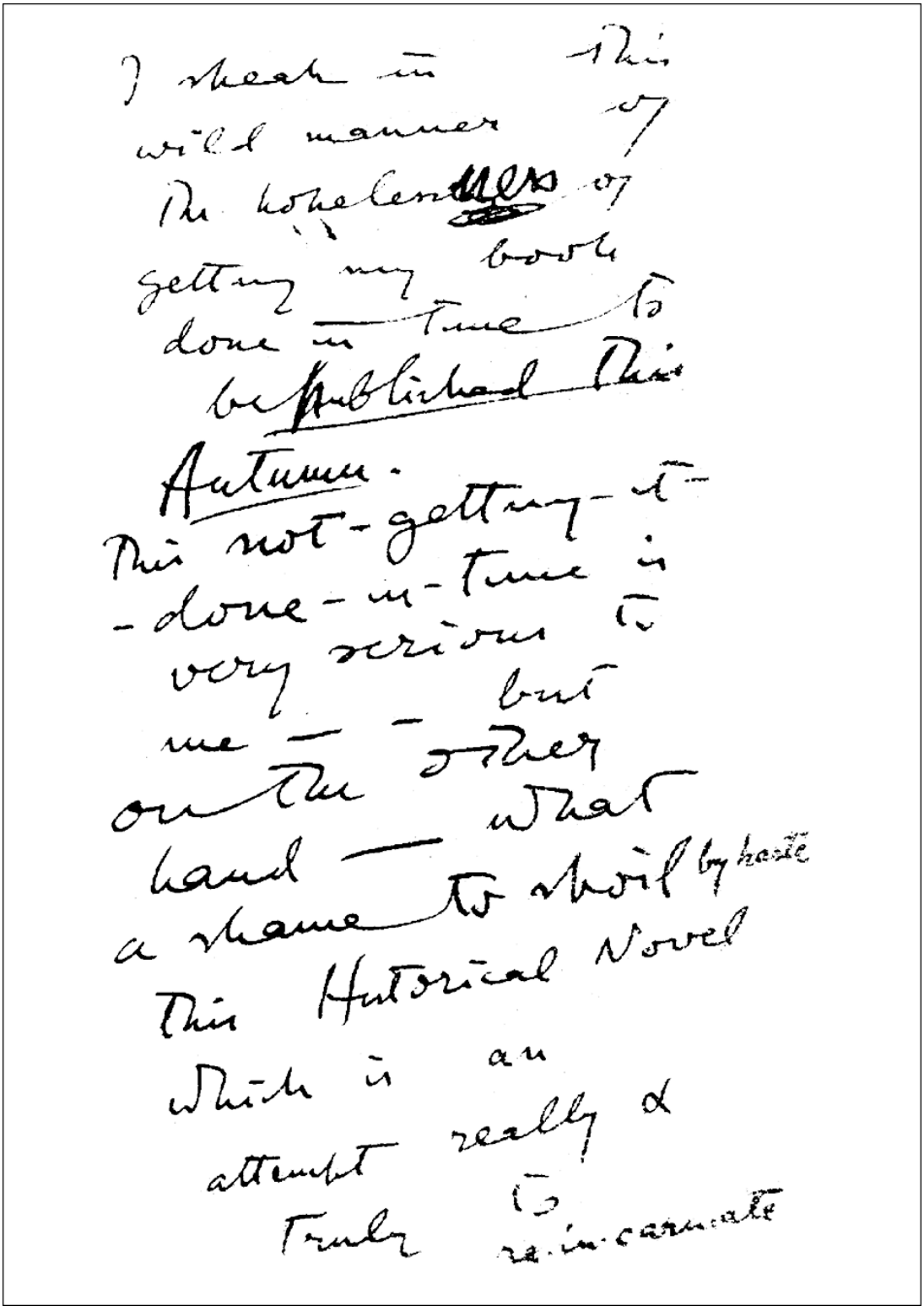
(Corwen, Merioneth,
North Wales
Great Britain

June 2
1939 — Disgrace,
Such a
Eric dear,
for me to reply
to a letter of yours
written May 19.
(& on June, Second,
too) with this
following wretched
& hasty scrawl!
but I am
so deep absorbed

page 2 de la même lettre

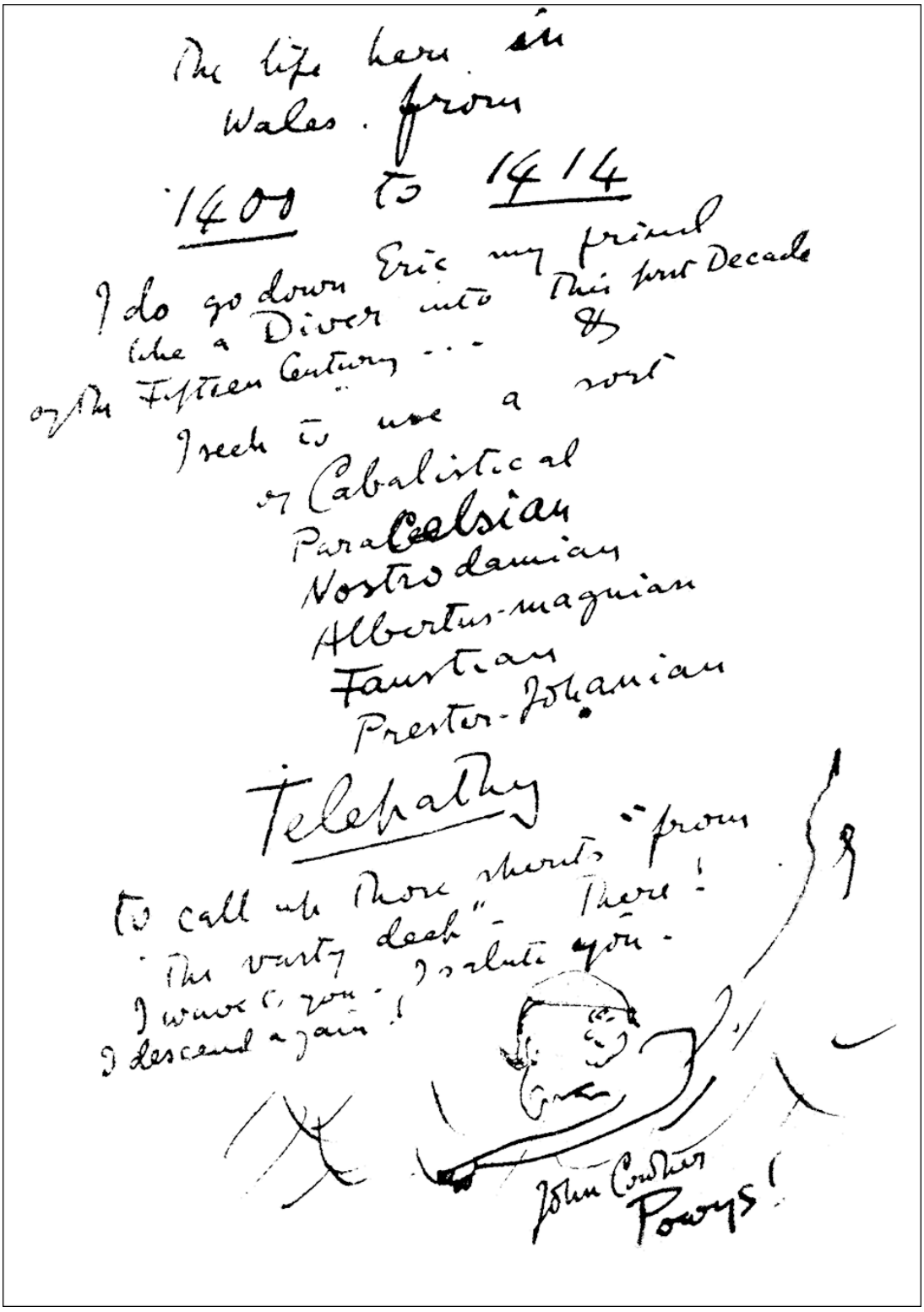


page 3 de la même lettre



I speak in this
wild manner of
the hopelessness of
getting my book
done in time to
be published this
Autumn.
This not-getting-it-
-done-in-time is
very serious to
me — — but
on the other
hand — what
a shame to spoil by haste
this Historical Novel
which is an
attempt really &
truly to
re-incarnate

page 4 de la même lettre



Sven-Erik Täckmark's Reminiscences

A Turning-Point

In the first issue of *La Lettre Powysienne* I mentioned how John Cowper's *The Meaning of Culture* (1929) became a turning-point in my life when I was 21. I can now visualise myself scribbling a stumbling letter in English to the writer who then lived in North Wales. I tried to explain how much that book meant to me, how his stoic-epicurean philosophy, so permeated by its ancient wisdom, had appealed to me. At long last, especially after his death in 1963, I became aware there was an increasing interest in his work in the UK, in the USA and, to a certain extent, in Germany and France. In Sweden he was first known through the translations of his novels *Wolf Solent* and *Ducdame*. I shall never, however, forget the intensive delight with which I read the first letter from him, dated February the 16th, 1937.

Then a correspondence followed between us that lasted till 1956 when, owing to reduced eye-sight, his comprehensive letter-writing ceased. Prior to that, he was said to answer every letter from any part of the world.

Our letters usually dealt with literary subjects and philosophy, but they also touched upon simple, everyday occurrences. I wrote about my own little world, my sporadic jobs, my friends, my infatuations and about those writers who fascinated me from time to time such as Gustaf Fröding, Viktor Rydberg, Nils Ferlin, Vilhelm Ekelund, Pär Lagerkvist and August Strindberg. Of the latter he was a great devotee, and for that reason I sent him as many translations of Strindberg's plays that I could get hold of, as well as of Ibsen's plays, a writer that had meant much to him. And as I knew he was interested in Nordic mythology he gratefully acknowledged what I could find in translation.

Even if his letters to me are only a selection in a small volume, published in England in 1983 under the title of *Powys to Eric the Red* — his name for me, as I was red-haired and rather leftish — he took a genuine interest, as I said, in my little world, and to me it was inspiring to learn about his preferences, get glimpses of his family, what he said about literary giants of the past and modern writers such as Dreiser, Lindsay, Hardy, Henry James and Proust — to mention a few.

Exciting passages for me were also — as he often did — when he told me what he was just doing, for example at the end of the 1930s when he was busy writing *Owen Glendower,* and *Porius* ten years later.

As the nature-lover that he was, he very often gave glimpses of the changing seasons, of the flowers and trees, the animals and all sorts of inanimate things he encountered during his daily walks over the hills.

Yes, I completely agree with what his old friend Henry Miller once wrote:

> "A letter from John Cowper Powys was always an Event, such a unique one."

Sven-Erik Täckmark

Les Souvenirs de Sven-Erik Täckmark

Un tournant dans ma vie

Dans le premier numéro de *La Lettre Powysienne* j'ai relaté comment *Le Sens de la Culture* (1929) de John Cowper Powys a marqué un tournant dans ma vie lorsque j'avais 21 ans. Je me revois griffonnant une lettre hésitante en anglais à l'écrivain qui habitait alors dans le nord du Pays de Galles. J'essayais d'expliquer ce que ce livre représentait pour moi, comme sa philosophie stoïco-épicurienne, si pénétrée d'antique sagesse, m'attirait. Longtemps après, particulièrement après sa mort en 1963, je pris conscience de l'intérêt croissant pour son œuvre dans le Royaume-Uni, aux Etats Unis et dans une certaine mesure en Allemagne et en France. En Suède il fut d'abord connu à travers les traductions de ses romans *Wolf Solent* et *Givre et Sang*. Je n'oublierai jamais, cependant, l'immense plaisir avec lequel je lus sa première lettre à moi adressée, datée du 16 Février 1937.

Une correspondance s'ensuivit alors entre nous qui dura jusqu'en 1956, date à laquelle il dut mettre fin à son extraordinaire courrier à cause de sa vision défaillante. Jusque là, il répondait, dit-on, à chacune des lettres reçues des quatre coins du monde.

Nos lettres avaient généralement pour sujet la littérature et la philosophie, mais elles portaient également sur de simples et quotidiens événements. Je décrivais mon petit univers, les travaux sporadiques que je trouvais, mes amis, mes engouements et parlais de ces écrivains qui me fascinaient parfois, comme Gustaf Fröding, Viktor Rydberg, Nils Ferlin, Vilhelm Ekelund, Pär Lagerkvist et August Strindberg. Il admirait particulièrement ce dernier et c'est pourquoi je lui envoyais autant de pièces de Strindberg en traduction que je pouvais en trouver, ainsi que de celles d'Ibsen, un écrivain qui avait beaucoup compté pour lui. Et comme je savais qu'il était intéressé par la mythologie nordique, il recevait avec gratitude ce que je pouvais trouver en traduction.

Même si ses lettres à moi forment seulement une sélection en un petit volume, publié en Angleterre en 1983 sous le titre de *Powys to Eric the Red* — le nom qu'il m'avait donné, car j'étais roux et plutôt de gauche — il prit un réel intérêt, comme je l'ai dit, à mon petit univers; moi, j'étais fasciné d'apprendre quelles étaient ses préférences, d'avoir quelques lueurs sur sa famille, de savoir ce qu'il disait sur les géants littéraires du passé et sur les écrivains modernes tels que Dreiser, Lindsay, Henry James et Proust, pour en citer quelques-uns.

Des passages excitants pour moi c'était aussi — comme il le faisait souvent — lorsqu'il me racontait ce qu'il était en train de faire, par exemple à la fin des années trente, quand il était occupé à écrire *Owen Glendower,* et *Porius* dix ans plus tard.

Amoureux de la nature comme il l'était, il donnait souvent de brefs aperçus des saisons qui changeaient, des fleurs, des arbres, des animaux et de toutes sortes de choses inanimées qu'il rencontrait lors de ses promenades quotidiennes dans les collines.

Oui, je suis tout-à-fait d'accord avec ce que son vieil ami Henry Miller écrivit un jour:

> "Une lettre de John Cowper Powys était toujours un Evénement, tellement unique."

Sven-Erik Täckmark

NOTES

“Walking in the Creative Life of John Cowper Powys” The Triumph of the Peripatetic Mode, par Mark Boseley

La Suède montre beaucoup d’intérêt pour Powys. Peut-être est-ce là une conséquence du travail remarquable effectué depuis de nombreuses années par Sven-Erik Täckmark, ainsi que celui d’éminents professeurs comme Ingemar Algulin et H.W. Fawkner. Après la thèse de Janina Nordius, parue en 1996, *“I Am Myself Alone”, Solitude and Transcendence in John Cowper Powys*, (Göteborg University), signalons un autre travail original, celui de Mark Boseley, “*Walking in the Creative Life of John Cowper Powys”, The Triumph of the Peripatetic Mode* (Mälardalens Högskola, 2001).

Mark Boseley dans ce long essai d’une cinquantaine de pages, s’est intéressé au thème de la marche telle qu’elle est envisagée et pratiquée par Powys, et à ses rapports fondamentaux avec l’œuvre, en se basant sur les Journaux (*Diaries*) de JCP des années 1930, 1931, sur la sélection 1929-1939 effectuée dans *Petrouchka et la Danseuse* et sur *The Dorset Year: the Diary of John Cowper Powys June 1934-July 1935*. Cet essai constitue la première partie d’une étude qui portera ensuite sur les romans.

Mark Boseley remarque d’abord que ce thème de la marche, pourtant essentiel chez Powys, comme chez nombre d’autres grands écrivains du passé (Wordsworth ou Dickens, par exemple), n’a jamais fait l’objet d’une étude approfondie et n’est que très rarement évoqué. Cela peut tenir à ce que ce thème apparaît comme quelque chose de si ordinaire qu’il a échappé à la sagacité des critiques. Ou bien qu’il fut considéré comme indigne d’être traité.

Se référant à un ouvrage capital de Ann D. Wallace, *Walking, Literature and English Culture: The Origins and Uses of Peripatetic in the Nineteenth Century*, (Oxford: Clarendon, 1994), Boseley reprend sa définition de ‘Peripatetic’: un mode littéraire jusqu’ici non reconnu et qui représente la marche de randonnée comme un labeur de culture capable de régénérer l’individu aussi bien que la société dans laquelle il vit, en rappelant à l’esprit et en exprimant les valeurs du passé.

Or, à travers ses Journaux, c’est précisément ce que fait Powys. La valeur de ces documents est donc sans prix et l’écrivain anglais A.N. Wilson a eu raison de dire dans une revue critique qu’avec les Journaux de Powys “nous sommes au cœur même du processus de la création”. Boseley fait remarquer que Powys avait envisagé de les publier, au moins sous forme d’une sélection, et s’adresse souvent en imagination au lecteur. Il attire aussi l’attention sur le fait que ces Journaux, qui révèlent autant qu’ils cachent, — selon la technique utilisée pour l’*Autobiographie* — ont été envisagés sous forme de textes littéraires et soigneusement écrits.

L’étude de Mark Boseley nous fait prendre conscience d’un certain nombre de faits que nous avions enregistrés sans y accorder l’importance qu’ils méritent: faisant partie de la vie de tous les Powys, la marche, si souvent évoquée dans tous les écrits de John Cowper, a été une activité majeure tout au long de sa vie et le catalyseur essentiel de son œuvre. Ce n’est qu’à 89 ans, nous dit Richard Graves dans sa biographie, qu’il dût arrêter. Powys pouvait se montrer extrêmement impoli si un quelconque obstacle menaçait l’heure de sa promenade, et rien en fait ne pouvait le retenir, même lorsqu’il

REVIEWS

“Walking in the Creative Life of John Cowper Powys” The Triumph of the Peripatetic Mode, by Mark Boseley

There is in Sweden much interest for Powys. We may see it as the consequence over the years of the remarkable work achieved by Sven-Erik Täckmark, as well as by eminent academics, such as Prof. Ingemar Algulin and H.W. Fawkner. After Janina Nordius’s Doctoral Dissertation, *“I Am Myself Alone”, Solitude and Transcendence in John Cowper Powys,* pub. by Göteborg University in 1996, we now have another original work, that of Mark Boseley, *“Walking in the Creative Life of John Cowper Powys”, The Triumph of the Peripatetic Mode* (Mälardalens Högskola, 2001).

In this fifty-page Essay, Mark Boseley examines the theme of walking as it is imagined and practised by Powys, and its fundamental relation with his work, using the *Diaries* for the years 1930, 1931, the 1929-1939 selection *Petrushka and the Dancer*, and *The Dorset Year: the Diary of John Cowper Powys, June 1934-July 1935*. This Essay is the first part of a study which will later examine the novels.

Mark Boseley starts with the remark that this walking theme, of paramount importance to Powys, as it was for many other great writers of the past (Wordsworth or Dickens, for instance) has never been subjected to deep analysis and is seldom evoked. This is perhaps due to the fact that it is so ordinary that it escaped the attention of critics. Or that it was deemed unworthy to be examined.

Referring to Ann D. Wallace’s excellent study *Walking, Literature and English Culture: The Origins and Uses of Peripatetic in the Nineteenth Century* (Oxford: Clarendon, 1994), Boseley takes up her definition of ‘Peripatetic’: a “previously unrecognised literary mode, which represents excursive walking as a cultivating labour capable of renovating both the individual and his society by recollecting and expressing past value.”

Now, through his Diaries, that is precisely what Powys is doing. These documents are thus invaluable, and A.N. Wilson, in *The Spectator,* is right to remark that in the Diaries “we are close to the very heart of his creative process”. Boseley goes on to say that Powys certainly had in mind their publication, at least in the form of a Selection, and that he often apostrophises the future reader. He also draws our attention to the fact that these Diaries, which conceal as much as they reveal, — exactly like *Autobiography* — have been carefully written and consciously produced as literary texts.

This study makes us aware of a certain number of facts which we had registered without giving them the importance they deserve: apart from the fact that walking was the mark of all the Powys, John Cowper evoked it in all his writings and it was a major activity almost all his life, providing the main catalyst for his work. According to Richard Graves, it was only when he was 89 that he had to abandon walking altogether. Powys could be extremely impolite if some obstacle threatened his walk, and nothing in fact could detain him, even when he was not well. These walks were not meant to be

était souffrant. Ces marches n'étaient pas d'athlétiques exploits machistes *à la* Llewelyn, elles duraient d'une demi-heure à deux heures environ, et invariablement le ramenaient chez lui, un peu comme le paysan au Moyen Age qui devait marcher longtemps jusqu'à ses champs. Comme le dit plaisamment Boseley, Powys est pareil à eux, il se tient à sa maison et ses "cultures", c'est-à-dire son travail de création, qui est en gestation pendant qu'il marche. Pour lui cependant, héritier des conventions victoriennes, la marche n'est pas un réel labeur physique. Au contraire il se considérerait plutôt comme un parasite, par rapport aux travailleurs manuels. Il n'empêche qu'il a parfaitement analysé la valeur à la fois thérapeutique et créatrice de la marche en évoquant Nietzsche dans *Philosophie de la Solitude*: Nietzsche pensait, dit-il, que

> ... toutes les pensées excitantes et généreuses viennent à leurs auteurs pendant l'exercice de la marche, les "humeurs" du corps sont remuées, secouées, dissipées, dispersées par les mouvements de la marche... vous permettant ainsi d'être réceptif et en paix, et de voir les choses et les gens, la vie et la mort, dans une perspective large, libre, aisée, atmosphérique.

Ce qui nous amène à constater que chez Powys la marche et la nature combinées provoquent ces "ecstasies", ces épiphanies pendant lesquelles il exprime son attachement aux valeurs et à la mémoire du passé, au travers de choses ordinaires, quelconques, dénuées apparemment de tout caractère:

> ... but it is silly to list these things for the things aren't the point — the sensation is the point & it comes to us by inheritance down long long long ages — down all the ages — yes — down all the ages it comes, floating there... (*Dorset Year* 224-25)

La deuxième partie de cet essai concerne les liens entre la marche et la société, tels que les souligne la définition de 'peripatetic' donnée plus haut. Qu'y a-t-il pourtant de plus solitaire qu'une marche telle que la concevait Powys? Bien sûr, il a parfois évoqué des circonstances où il était accompagné par ses frères ou des amis. Mais la plupart du temps il partait seul, en compagnie de son fidèle chien, The Old. Phyllis avec qui il aurait aimé partager ces promenades, ne pouvait pas l'accompagner, à cause de sa fragilité et parce que, citadine de cœur, elle n'aimait la nature qu'apprivoisée. Néanmoins les journaux de Powys sont écrits pour elle en premier lieu, elle partage donc aussi ces marches par la lecture qu'elle en fait ensuite.

Boseley fait remarquer que c'est grâce à des marcheurs comme Wordsworth et Powys que le droit de passage ("right of way") à travers les propriétés à la campagne a été maintenu et que la séparation entre les possédants et les autres, les ruraux et les urbains n'est pas devenue infranchissable. Il n'en fut pas toujours ainsi.

La sympathie de Powys est toujours allée aux vagabonds, aux malchanceux, aux mendiants, aux gens en marge de la société qu'il rencontre lors de ses promenades. Pour lui il s'agit là non d'une question de riches et de pauvres, mais uniquement de chance, estimant que sa propre situation dans le monde n'est pas due à son mérite personnel. Il s'efforce donc de les ramener à l'intérieur de la société, du moins de la sienne, en leur donnant, avec un peu d'argent, surtout sa considération. Mais en même temps il ne peut s'empêcher de se critiquer pour son pharisaïsme, se demandant comment réconcilier sa compassion pour ces gens et sa façon de vivre, en soupçonnant qu'il agit ainsi seulement afin d'avoir bonne conscience à bon compte. Ces scrupules l'assaillent aussi dans le domaine des rites et des prières, auxquels il

macho athletic feats *à la* Llewelyn, they lasted from half an hour to about two hours and invariably took him home, a little like the mediaeval peasant who had to walk a long way before reaching his various strips of land. Powys does the same, as Boseley pleasantly remarks, he keeps to his house and his "cultivating plots" that is to say his creative work, in progress while he is walking. However, heir to Victorian conventions, walking is not for him regarded as real physical labour. On the contrary he would rather consider himself a parasite, compared to manual workers. Nevertheless he perfectly understood the double therapeutic and creative value of walking. In *A Philosophy of Solitude*, he reminds us that Nietzsche thought

> ... that all exciting and enlarging human thoughts come to their originators' heads in the process of walking, (...) the "humours" of the body are stirred up, shaken off, dissipated, dispersed by the movement of walking, allowing you to be receptive and at peace and see things and people, life and death, in a large, free, easy, atmospheric perspective.

Which draws us to the observation that for Powys walking and nature combined provoke these ecstasies during which he expresses his attachment to values and memory of the past, through the contemplation of any ordinary, uncharacteristic objects

> ... but it is silly to list these things for the things aren't the point — the sensation is the point & it comes to us by inheritance down long long long long ages — down all the ages — yes — down all the ages it comes, floating there... (*Dorset Year*, pp.224-225)

The second part of this essay concerns the links between walking and society, as presented in the definition of 'peripatetic' above. One may think there was nothing so solitary as the act of walking, as Powys conceived it. Of course, he sometimes evoked circumstances when he was accompanied by his brothers or some friend. But most of the time Powys took his walks alone, with the company of The Old, his faithful dog. Phyllis with whom he would dearly have liked to share these walks, could not do it because she had a fragile constitution and because, being a lover of cities, she liked nature only when it was tamed. But the Diaries are written with her in mind, she shared these walks when she read what Powys said of them.

Boseley reminds us that it was thanks to walkers such as Wordsworth and Powys that the right of way paths through estates in the country were maintained and that separation between the landowners and the landless, between rural people and town dwellers was not made impassable. It had not always been thus.

Powys had always shown his sympathy to tramps, bums, beggars, the world's failures, the unlucky ones who live on the margin, whom he encountered during his walks. In his eyes, it is not a question of rich and poor, but only of chance, and he thought that his own situation in the world was not due to his personal worth. He tries to draw them back into society, at least his own, by giving them with some money, above all his consideration. At the same time, characteristically, he cannot refrain from criticising himself for his pharisaism, wondering how to reconcile his concern for these people with the way he lives, with the suspicion that he is acting thus, "only to feel good in the easiest way!". His magician's rites and prayers, to which he resorts more

recourt de plus en plus dans sa vie, en magicien qu'il est. Et sa sollicitude ne va pas seulement aux humains mais également aux animaux même les plus petits, aux plantes, aux arbres....

Peut-être sa description de la nature a-t-elle été prépondérante dans l'admiration de ses premiers lecteurs, mais pour Boseley ce qui donne à ces descriptions un tel pouvoir est qu'elles sont réfractées dans ce qu'il appelle une perspective péripatétique: dans cette esthétique, le promeneur s'arrête et réfléchit sur ce qu'il voit, dans un mouvement lent, de telle façon qu'il expérimente le changement comme un processus qu'il est capable de reproduire, physiquement et par la mémoire. Powys dans son Journal consacre une page à chaque jour et cette répétition d'incidents banals mais significatifs imprime un battement rythmique régulier et lent à l'évocation des événements qui se déploient, au changement des saisons aussi bien qu'au développement, à l'épanouissement et au déclin de jacinthes des bois, par exemple tels qu'il nous les relate dans son Journal au printemps 1935 (cf *The Dorset Year*). Mais il n'hésite pas à faire également des descriptions fort prosaïques sur les divers incidents qui émaillent ses promenades.

Boseley s'attache aussi à ce qu'il appelle dans la vie du marcheur qu'est Powys le "close focus", l'attention portée aux choses de celui qui, marchant, peut s'arrêter pour observer un large panorama ou un détail vu de tout près. Ce que Powys regarde est évidemment influencé par le paysage qu'il arpente, mais chez lui, que ce soit dans les collines américaines de Hillsdale ou les montagnes galloises, ce qu'il décrit surtout c'est ce qu'il voit tout près de lui, devant lui, à deux pas.

Marcher, c'est d'abord et avant tout poser le pied sur le sol, dans un contact sensuel, mais également spirituel auquel Powys était très sensible. C'est également sentir, et Boseley nous fait remarquer combien les odeurs sont présentes dans son œuvre. C'est aussi écouter. Powys n'avait pas l'oreille musicale, mais il décrit avec bonheur le chant du merle ou le roucoulement du pigeon ramier, gardant intacte la continuité des sens, "une sorte de *demi-éternité* faite de la fusion du passé et du présent avec l'avenir". Le sens le plus développé demeure cependant la vision, car il avait une sensibilité de peintre et il y a dans ses Journaux d'admirables descriptions de ciels, avec leur palette de couleurs mais également de mouvements dans ce qui est observé.

La base du sensualisme powysien est l'élémentalisme bien sûr, et Boseley nous rappelle que Powys est un adorateur des éléments, qui renflouent en lui l'énergie vitale. Particulièrement le vent: "Wind & air — for my favourite Element is ever the Divine Ether — are necessary to my power." (*Petrushka,* 232)

Voilà donc quelques-unes des grandes lignes de ce travail extrêmement intéressant, très stimulant et qui suscitera, j'en suis sûre, une lecture plus attentive de ces *Journaux* en effet admirables.

Si vous désirez vous procurer cet ouvrage, voici l'adresse e-mail de Mark: <mark.boseley@mdh.se> ou bien vous pouvez m'écrire, et je transmettrai.

J.Peltier

and more, are they also “only to do good”? And then his concern does not go only to humans but also to animals even the smallest of them, and to plants, trees....

One might wonder if his descriptions of nature were not what drew his first readers to him in the first place, but for Boseley what gives such a power to these descriptions might be attributed to his peripatetic perspective: in such esthetism, the walker stops and ponders on what he sees, in a slow movement, in such a manner that he experiments change like a process which he can reproduce, physically and through memory. Powys in his Diaries devotes one page per day and this repetition of trivial but meaningful incidents imprints a regular, rhythmic slow beat while evoking deploying events, the changing seasons or the unfolding and blooming of bluebells for instance which one can follow in *The Dorset Year*, in the Spring of 1935. But there are other descriptions, sometimes of very ordinary incidents met with while walking.

Boseley also examines what he calls “close focus” in the life of a walker such as Powys, the attention to things of someone who, walking, can stop in order to observe a detail, closely watched. What Powys is looking at is influenced of course by the country he walks through, be it the American hills around Phudd Bottom or the Welsh mountains. But what attracts his attention above all is what he sees very closely around him, before him.

To walk is first of all set foot on the ground, in a sensual but also spiritual contact with the earth of which Powys was much aware. It is also the act of smelling, and Boseley reminds us that smells, especially of vegetation, are very present in his work. It is listening too. Powys was not very attracted to music, but he gave us some marvellous descriptions of the song of the blackbird, or of the cooing of the wood pigeon, bringing forth the continuity of sense memories, “a sort of *half-eternity* made up of a fusion of past and present with the future.” His most developed sense, nevertheless, is the sense of the visual, for he had the sensitivity of a painter and there are in his Diaries some admirable descriptions of skies, full of colours and also of movement in what is observed.

The basis of Powys’s sensuality is elementalism of course, and we are reminded that Powys is a worshipper of the elements which help him regain strength. Particularly the wind “Wind & air — for my favourite Element is ever the Divine Ether — are necessary to my power.” (*Petrushka*, p.232)

I have tried to give the reader some idea of this extremely interesting, very stimulating work, which will enable us to read more carefully John Cowper’s admirable Diaries.

If you would like to acquire this work, here is Mark Boseley’s e-mail address: <mark.boseley@mdh.se> or write to me.

J.Peltier

°°

J.C. Powys: **ESPRITS-FRERES**
Lettres choisies et traduites par Christiane Poussier et Anne Bruneau,
José Corti, 2001

Les Editions José Corti, qui ont déjà publié plusieurs textes importants de John Cowper Powys ces dernières années, nous font ici avec *Esprits-Frères* un cadeau royal: nous voici avec un choix de 175 lettres, adressées à divers correspondants de 1910 à 1940, dans un élégant volume de 416 pages dont la couverture, très sobre, montre un John Cowper Powys de profil, le nez busqué, les pommettes hautes, le regard un peu lointain d'un Amerindien fixant l'horizon, photo datant de 1929, l'année même de *Wolf Solent*. Les deux traductrices ont fait un travail en tous points remarquable et qui correspond à ce que Phyllis Playter, la compagne de Powys, appelait de tous ses vœux, "un livre qui serait valable non comme simple document mais comme délice littéraire". Outre la présentation des différents correspondants de ce volume, on trouvera des notes pertinentes en bas de page ainsi que, tout au long du volume, des indications sur chaque grande étape de la vie de Powys. S'arrêter à l'année 1940 est un choix judicieux, il me semble, à cause de la proximité de deux dates terribles: Décembre 1939, lorsque Llewelyn s'éteint à Davos, bien loin du Wessex tant aimé, et Avril 1941 lorsque Frances meurt avec sa fille lors d'un bombardement à Plymouth. 1940 est également la date de parution d'*Owen Glendower*, cette immense fresque historique à la gloire du héros gallois, point d'orgue de tout ce qui précède. (J'exprimerai cependant un regret: qu'il n'y ait pas de table des matières avec les noms des destinataires et les dates des lettres — et je ferai une critique: l'Introduction, essentielle, n'est pas signée...).

Powys a tout au long de sa vie entretenu une correspondance tellement immense que l'on ne saurait la chiffrer, "the number is infinite", ainsi que le dit un spécialiste de la question. Il répondait toujours scrupuleusement, même aux inconnus, et cela jusqu'à la fin de sa vie, occupation qui lui prenait énormément de temps, au détriment du temps consacré à la création. Un certain nombre de recueils de ces Lettres ont été publiés soit par Village Press surtout dans les années '70, soit par *The Powys Review* et depuis 1983 par l'éditeur londonien Cecil Woolf. Le lecteur francophone qui a suivi le foisonnement de l'œuvre powysienne toutes ces années au travers des nombreuses traductions ne pourra qu'être séduit en découvrant le style épistolaire de John Cowper, dont quelques exemples avaient été donnés par le regretté F.X. Jaujard dans le mythique *Granit*. Powys en grand écrivain qu'il est, se montre un épistolier de très grand cru. Il écrit dans une langue vivante, nuancée, enivré par les mots pour son plaisir autant que pour celui du destinataire de la lettre. Il dit d'ailleurs lui-même: "On ne peut cultiver un ton de "sincérité" — moi, en tous cas, je ne peux pas. Je dois radoter à ma fantastique façon charlatanesque ou ne pas écrire du tout." (à Llewelyn, 9 Septembre 1914). Ses lettres sont d'une rare spontanéité. Il sait être drôle sans acrimonie, varié sans maniérismes, analyste attentif de ses états d'âme mais attentif aussi envers "l'autre". Son style est nerveux, échevelé, ponctué de mots en italique ou soulignés d'un ou deux traits, de points d'exclamation; les

J.C. Powys: **ESPRITS-FRERES**
Lettres choisies et traduites par Christiane Poussier et Anne Bruneau,
José Corti, 2001

Editions José Corti, which has already published several important works by John Cowper Powys these recent years, made us a royal present with *Esprits-Frères*: we have here a selection by Christiane Poussier and Anne Bruneau of 175 letters to different correspondents from 1910 to 1940, in an elegant volume of 416 pages, with a sober cover showing a 1929 photograph of John Cowper Powys, in profile, curved nose, high cheekbones, and eyes looking afar of the Native American staring at the horizon, the very year of *Wolf Solent*. The two translators have achieved a remarkable result, corresponding also exactly to what Phyllis Playter, Powys's companion, wished for, "a book not of mere documentary value but of literary delight". One finds, apart from a detailed presentation of each of the correspondents, apposite footnotes as well as insertions all along relative to some events in John Cowper's life. Deciding to stop at the date of 1940 is a judicious choice, it seems to me, because of the proximity of two terrible dates: December 1939, when Llewelyn dies in Davos, far from his beloved Wessex, and April 1941 when Frances and her daughter die in an air-raid in Plymouth. 1940 is also the year when *Owen Glendower*, that immense historical fresco, was published, marking a turning point in Powys's production. (I will only express one regret, that there is no table of contents listing dates and names — and I will make one criticism, the Introduction, essential for the reader's understanding, is not signed...)

Powys, during all his life, had kept up such an immense correspondence that it is impossible to know how many letters he wrote, "the number is infinite", as one specialist said. He always answered letters scrupulously, even from people he did not know, and he did this almost to the end of his life, an occupation which took up an enormous part of his time, to the detriment of his work. Quite a number of these letters have been published in English, either by Village Press in the seventies, or by *The Powys Review* and, since 1983 by the London publisher Cecil Woolf. The French-speaking reader who has followed the many publications of his translated work during the past years is sure to be charmed, discovering Powys's epistolary style, of which a few examples had been given by F.X. Jaujard in his mythical *Granit*. Powys, great writer that he is, shows himself to be an epistoler of the first magnitude. He writes in a vivid style full of nuances, "carried away" as he says, "by the look of words and the bluff of words and the parade of words", for his pleasure as much as for the pleasure of his reader. As he remarks, "One can't cultivate a 'sincere' tone — I can't anyway. I must ramble on in my fantastic charlatan manner or not at all." (to Llewelyn, 9 September 1914) His letters have a rare spontaneous quality. He knows how to be amusing without being caustic, his style is varied but devoid of mannerisms, he is as attentive to his moods as he is to his reader's. He writes in a nervous, disorderly manner, punctuated with words in italics or underlined once or twice, laid out with

feuillets originaux parcourus de sa grande écriture pointue montrent un fouillis enchevêtré de paragraphes dansants qui occupent tout l'espace disponible. Voyez par exemple le fac-similé dans ce numéro d'une de ses lettres à Sven-Erik. Powys s'adapte tout naturellement à la personnalité de celui à qui il parle, et il lui donne toute son attention. Avec une certaine habitude, on finit en lisant ses Lettres par "l'entendre". Nous apprenons beaucoup en lisant par-dessus son épaule, car selon sa manière, dénuée de vanité, de pudibonderie, il confie volontiers à son correspondant, même lorsqu'il le connait peu, des faits de sa vie personnelle, de sa santé, de ses lectures, de ses déplacements, également ses réactions aux divers événements, pénibles ou joyeux, qui ont jalonné ces années primordiales. Il parle par contre rarement de l'œuvre en cours ou alors en passant, exception faite de *Wolf Solent* et de l'*Autobiographie* pour lesquels il explique à Llewelyn ses intentions avec beaucoup de détails. Cette correspondance est une mine d'informations sur la vie qu'il menait aux Etats Unis et les gens connus ou non qu'il y rencontrait, particulièrement Theodore Dreiser qui fut son ami. Presque toutes ces lettres sont écrites pendant ses déplacements aux Etats-Unis, dans les trains, les salles d'attente des gares, dans les hôtels, ou sur les bateaux lors des nombreuses traversées transatlantiques qu'il effectua jusqu'en 1934, année où il revint définitivement en Grande Bretagne.

Parmi ces Lettres, les plus nombreuses et, à mon avis les plus émouvantes, sont celles adressées à Llewelyn qui, bien que si différent, fut certainement de tous ses intimes le plus proche de John Cowper, et le resta jusqu'à la fin de sa vie. Mais nous trouvons aussi certaines des lettres que Powys écrivit à Frances Gregg, qui fut longtemps la "Cathy" d'un John Cowper transformé en le Heathcliff des *Hauts de Hurlevent* ("O you have got me, Cathy, body and soul", écrit-il alors...) On y trouve également les lettres adressées à certains des autres membres de la famille Powys: Theodore le Nietzschéen, Philippa/Katie qu'il appelle l'Aigle des Mers, Lucy la petite sœur, l'architecte Bertie, "Frère positif".... John Cowper s'adresse également à d'autres familiers du "cercle" des intimes, particulièrement Louis Wilkinson, "l'Archange", qui fut un ami très proche des trois frères, ou Gerard Casey le disciple, qui dispersera ses cendres en 1963 à Chesil Beach, Huw Menaï, le poète de Rhondda, le suédois Sven-Erik (Eric le Rouge), l'écrivain James Hanley ou Nicholas Ross qui apparaît dans la vie de John Cowper en 1939, et que John Cowper appelait affectueusement "Rhisiart", comme un des héros de *Owen Glendower*. Il y a bien sûr des absents — comment pourrait-il en être autrement? — et on recommande particulièrement au lecteur les échanges tout-à-fait fascinants dans *John Cowper Powys—Henry Miller, Correspondance Privée*, publié par Criterion en 1994 dans la traduction de Nordine Haddad.

Mais c'est véritablement Phyllis Playter, la compagne américaine de Powys à partir de 1921, si importante dans sa vie mais également dans l'élaboration des grands romans, qui est la grande absente de ce recueil, leur correspondance, impatiemment attendue, n'étant toujours pas accessible à ce jour. Par contre, le Journal (*Diaries*) que Powys tint à partir du moment où il connut Phyllis a été publié en langue anglaise, pour les années 1929, 1930 et 1931. Peut-on espérer

exclamation marks; the original letters show his pointed and nervous hand covering the page with an intricate muddle of dancing paragraphs, using all the space available and sometimes adorning it with caricatures of himself. See for instance the facsimile in this issue of a letter to Sven-Erik. Powys very naturally adapts himself to the personality of the person he converses with, and gives him his whole attention. When you are used to reading his letters, it is almost possible to "hear" the tone of his voice. We learn a lot too, for without conceit, without prudishness, he willingly confides to his correspondent, even if he does not know him well, facts about his private life, his health, the books he reads, his travels, as well as his reactions to the different events, painful or joyous, which have marked these important years. But he seldom evokes work in progress, or only slightly, *en passant*, with the notable exceptions of *Wolf Solent* and *Autobiography*, for which he explains in detail his intentions to Llewelyn. This correspondence is a mine of information about his life in the States, and the people, well-known or not, whom he met, Theodore Dreiser for instance, who became an intimate friend. Many of these letters are written during his trips through the country, in trains, in the waiting-rooms of stations, in hotels, or on ships during his many transatlantic crossings up to 1934, when he came back to Great Britain for good.

Among these Letters, the most numerous and in my opinion the most moving are those written to Llewelyn, who, although so different, was without doubt nearest to John Cowper's heart and remained so to the end of his life. But we also find some of the letters John Cowper wrote to Frances Gregg, for a long time the "Cathy" of a John Cowper transformed into the Heathcliff of *Wuthering Heights* ("O you have got me, Cathy, body and soul" he writes to her then...) We also find some letters addressed to other members of the family: the Nietzschean Theodore, Philippa/Katie affectionately called 'Sea Eagle', Lucy the youngest sister, Bertie the architect, 'Brother Positive'.... John Cowper also writes to other friends, who belong to the 'circle' of intimates, such as Louis Wilkinson 'the Archangel', who was a close friend of the three Powys brothers, or Gerard Casey, the disciple, who will scatter Powys's ashes at Chesil Beach in 1963, Huw Menaï the Rhondda poet, the Swedish Sven-Erik named Eric the Red, the writer James Hanley or Nicholas Ross who appears in Powys's life in 1939 and whom John Cowper fondly called 'Rhisiart', after one of *Owen Glendower*'s heroes. There are quite a few who are not present here — but how could it be otherwise? — and one strongly recommends *John Cowper Powys—Henry Miller, Correspondance Privée* which was translated by N. Haddad and published in French, Ed. Criterion, in 1994. In English, we only have the one-sided *Letters of Powys to Miller*.

But it is really Phyllis Playter, Powys's American companion since 1921, so important in his life but important too in the elaboration of the great novels, who is the one great absentee, their eagerly awaited correspondence still not being accessible. Meanwhile, may we hope that in the near future the 1929, 1930 and 1931 Diaries, which John Cowper started to write at the instigation of Phyllis and

qu’un jour prochain il nous sera donné la grande joie de le lire, au moins en sélection, dans notre langue?

Jacqueline Peltier

°°°

Ces rencontres qui ne sont pas des hasards...

Incapable de vivre sans lire, pour moi, d'aussi loin que remonte ma mémoire, un long ruban de textes imprimés borde la route des jours. Leurs méandres se croisent inlassablement et malgré les cassures, les nœuds ou les bifurcations, elle s'appuie sur lui comme la marche à la main courante. Mais qui fait attention au chemin pour lui-même? A plus forte raison à la bordure! Je suis un liseur ingrat! C'est une lecture toujours au présent qui dévore et qui oublie.

Or les livres de J.C. Powys occupent une place à part. Ne serait-ce que parce qu'ils sont de toutes les convalescences. Ils émergent chaque fois que le monde a besoin d'être ré-enchanté et relèvent de l'intime, là où le discours s'arrête “parce que c'était lui, parce que c'était moi”. D'autant plus que jusqu'à la découverte du site de Jacqueline sur le Web je n'en connaissais pas d'autre lecteur.

Le miracle de *La Lettre Powysienne* fait que cet espace s'élargit encore. Il prend vie à travers d'autres consciences vivantes hic et nunc pour qui ces textes sont aussi une référence essentielle.... Cet air bienfaisant appelle à l'échange et l'on rejoint ce que fut Powys pour moi dès la première lecture: la fin de l'aliénation.

La rencontre avait eu lieu au hasard des ondes une de ces journées entre deux voyages (curieusement, enfant censée du Sud, je m'essayais alors vers les terres de brume à la recherche d'une patrie perdue). Le transistor était posé au milieu d'une banlieue morte et poussiéreuse raidie par la canicule. Dans une de ses précieuses émissions Claude Mettra recevait Diane de Margerie sur France Culture pour sa traduction de *Givre et sang*. La magie des souffles conjugués a opéré très fort; la vibration est passée et les livres de Powys s'accumulent autour de moi depuis ce jour-là: je venais d'obtenir la clé qui me conduirait “chez moi” au plus profond — reconnaissance du centre — en même temps que s'ouvrait l'espace!

Avec le recul tout devient clair. Après trente années consacrées contre vents et marées à la pratique du Peindre, jamais d'une manière décidée une fois pour toutes, par exemple avec l'idée de construire une carrière, mais en un choix renouvelé quotidiennement. Puis-je reprendre l'expression de JCP à propos de “la faculté de naître de frais tous les jours” qui a fait que les choses sont ainsi?

J'avais grandi parmi une armée de militants de la pensée rase désincarnée. Toutes mes perceptions m'étaient renvoyées par un miroir sans tain où ma perception du monde elle-même se disloquait (on ne se doute pas de l'arsenal de cruautés que notre civilisation sûre d'elle, particulièrement chez les petites gens, peut mettre en œuvre face à un type de sensibilité). Là, face à ce déploiement cosmique, tout retrouvait son sens. J'ai su, définitivement su, que ce qui faisait de moi une exilée torturée jusqu'au

which have been published in English, will find a French publisher ready to give us *another* great pleasure?

Jacqueline Peltier

°°°

Encounters which owe nothing to chance...

I am unable to live without books, and as far back as I can remember a long ribbon of printed texts fringes the road of my days. Their meanderings intersect tirelessly and in spite of fractures, knots or forks, one leans on the other like the walk on the handrail. But who pays attention to the road for its own sake? And moreover, to the border? I am an ungrateful reader! My reading is always in the present, which devours and forgets.

Now, Powys's books take up a place of their own. If only because they partake of every convalescence. They emerge every time the world needs to be re-enchanted and they depend on innermost thoughts, precisely at the point where language stops, "because it was him, because it was me", particularly because until I discovered Jacqueline's site on the Web, I had not as yet met any other of his readers.

The miracle with *La Lettre Powysienne* is that such space is getting wider. It becomes alive through other living consciences hic et nunc, for whom these texts are also an essential reference. This salutary atmosphere calls for an exchange and we therefore come to what Powys was for me from the very first reading: the end of alienation.

This accident in the ether took place one of those days between two journeys (strangely, although child of the South, I was breathing the northern mists, searching for a lost homeland). The radio was settled in the midst of dead and dusty suburbs, hardened by heat. In one of his precious broadcasts Claude Mettra was welcoming Diane de Margerie on France Culture, following her translation of *Ducdame*. Their single inspiration worked a miracle; vibration filtered through and since that day Powys's books have been accumulating around me; I had just obtained the key which would take me deep into my "home" — acknowledgement of the centre — while space opened up!

Looking back all is clear. After thirty years devoted through thick and thin to the practical experience of Painting, never with any definite idea of building up a career for instance, but through a choice renewed daily. May I use JCP's expression, touching "the faculty of being born afresh to the new universe of a new day", which decided that things would be thus?

I had grown up amongst an army of militants of disembodied blank thought. All my perceptions were sent back to me by a two-way mirror where my perception of the world itself was dismantled (it is hard to imagine the stock of cruelties our self-assured civilisation, especially among the lower classes, can use against a certain type of sensitivity). Whereas here, confronted by this cosmic deployment, everything recovered meaning. I then knew, definitely knew, that what made of me a tortured

désespoir, incapable d'ajuster mon pas sur celui des autres dans les interminables plaines sans horizons de la banalisation, était le plus précieux des trésors.

J'étais alors hantée par la recherche du mot qui les contenait tous et j'écrivais par fragments souvent détruits aussitôt, au plus près de la sensation, seul gage d'authenticité à mes yeux. J'écrivais jusqu'au silence, emmurée dans une espèce d'autisme insupportable.

En fait j'étais déjà une adepte de “la tache de soleil sur le mur”— l'expérience première dans sa plus simple expression — mais menacée de la plus grande obscurité. JCP, ce fut l'absolution. Le retour à la jouissance pure en toute tranquillité. Il en parle si bien lui-même, “la griserie consciente du Moi qui étreint le Non-Moi”. Abandon fécond s'il en est.

Je ne suis pas sûre que la plongée sans conditions d'alors vers le silence vibrant de l'atelier de peinture soit étrangère à cette rencontre. J'ai découvert par la suite comme JCP portait la Couleur en lui: “c'est quelque chose que l'on touche, que l'on goûte, que l'on étreint de toute son âme. On y *sombre*, on en jouit comme de la révélation d'une Quatrième Dimension érotique.” Il se rappelle quand il reçut sa marque, dans ces moments de la toute première enfance où, appuyant ses doigts sur ses paupières, il regardait avec un plaisir intense “les merveilleuses couleurs qui naissaient, s'évanouissaient, renaissaient” devant lui.

Comme en plus cette façon d'être présent au monde s'accompagnait chez lui de paysages mystérieusement inscrits en moi alors que la géographie m'en avait éloignée par la naissance et qu'il n'en avait jamais été fait mention devant moi, me furent livrés en même temps comme à chacun de ses lecteurs “les pentes de la plus noble colline, la mousse sur le roc le mieux marbré, les plus limpides cascades, les terres les plus fraîchement labourées, les corbeaux les plus noirs picorant les sillons, les poussières les plus blanches soulevées au-dessus de la plus antique des voies, l'éclat des galets luisants d'eau de mer... ”

Recréation du monde, on pourrait continuer à l'infini. L'enchantement se renouvelle à chaque lecture. C'est aussi lui qui parle des paysages comme “saisons climatériques de l'âme”. Alors que, signe des temps, le paysage bascule, n'est bientôt plus “le paysage”, le paysage est sauvé à l'intérieur de l'être et dans son être. Une source qui ne tarit pas, où il n'y a qu'à puiser, dans un présent toujours ressuscité. JCP pour moi reste un témoin de la vraie coïncidence, le parfait ami qui mène à soi et au monde, partant à tous les autres. La *Lettre Powysienne* est lieu de rencontre authentique. Bonjour à tous!

Josée Gereys

Josée est peintre. Née en 1945 elle eut une enfance villageoise mais connut ensuite le choc des banlieues. Première partie de vie pleine de voyages à travers métiers et pays. Rencontre Raymond en 1976 alors que la révélation de la peinture était faite. Fixés depuis 13 ans dans la Bretagne des terres, ils se consacrent intégralement à leurs créations, peinture et tissage pour lui, écriture et peinture pour elle. Autodidactes tous deux, d’où certaines difficultés d’ordre matériel.... Leur site se trouve à:

http://www.jrbg.free.fr

outcast, bordering on despair, unable to adjust my step to the steps of others in these unending horizonless plains of banality, was in fact the most priceless of treasures.

At that time I was haunted by the search for the word which contained all words and I was writing by fragments, often destroyed at once, keeping as near as possible to sensation, the only token of authenticity in my eyes. I was writing until I met with silence, walled in a kind of unbearable autism.

In fact I was already an adept of the "flicker of sunshine upon the wall" — the primeval experience in its simplest expression — but threatened by the greatest darkness. JCP was for me absolution. The return to pure enjoyment in tranquillity. He speaks so well of it himself, "the conscious drunkenness of the I who embraces the not-I". Fertile surrender indeed.

I am not sure that my unconditional plunge into the vibrating silence of the painter's studio at that time was not related to that encounter. I later discovered that John Cowper bore Colour in him: "it is something you touch, taste, feel and embrace with your whole soul. It is something you *sink into* and enjoy like the revelation of an erotic Fourth Dimension". He remembers when he received its mark, in those very first years when, pressing his knuckles against his closed eyelids, he stared entranced at "the marvellous kaleidoscope of colours which then formed and re-formed" before him.

And as, moreover, this way of being present in the world was accompanied for him by landscapes, mysteriously inscribed in me whereas geography had banished me from them through birth and they had never been evoked in front of me, so as for every reader "the flanks of the noblest of hills, the mosses upon the most marbly rocks, the clearest waterfalls, the freshest of ploughed-up fields, the blackest of rooks feeding in the furrows, the whitest dust rising up the the most ancient of classic roads, the gleam of glittering sea-pebbles... " were delivered to me.

Re-creation of the world, one could go on ad infinitum. Enchantment is renewed at every reading. Powys it is who speaks of landscapes as "climactic seasons of the soul". Whereas — sign of the times — landscape dissolves and is soon no more "landscape", landscape is salvaged inside our being retaining its being. A source which does not dry up, from which one need only draw, in an ever restored present. JCP for me remains a witness of the true coincidence, the perfect friend who leads you to yourself and to the world, and hence to all others. *La Lettre Powysienne* is an authentic meeting place. My salutations to you all!

Josée Gereys
(tr. J.P.)

Josée is a painter. Born in 1945, she had a country childhood but encountered later the shock of the suburbs. Her life was first devoted to travelling through trades and countries. She met Raymond in 1976, after painting had been revealed to her. They have lived these last 13 years inland in Brittany. They both live entirely for their creations, painting and weaving for him, writing and painting for her. Self-made artists both, hence certain material difficulties.... Their web site is at:

`http://www.jrbg.free.fr`

Réflexions de JCP sur les problèmes mondiaux en 1943

... En ce qui concerne vos excellentes questions sur l'ordre nouveau, je suis trop occupé à lire et relire, pour ma propre culture privée, certains livres de poésie et de philosophie; et à écrire des romans et des sermons laïcs et des manuels de psychologie et de morale pour des gens tout aussi anarchistes et plutôt épris de solitude que moi (avec une manie pour l'inanimé et les éléments) pour ne pas être ignorant de la politique et de l'économie mondiales.

Il y a malgré tout deux ou trois points particuliers auxquels je réagis ***très fortement*** *et je suis en fait à la fois un ardent missionnaire et un croisé sans merci. Je vais énoncer ces points dans leur ordre d'importance:*

1) J'aimerais voir l'abolition de la Vivisection et le discrédit et l'absolue démythification de l'actuelle tyrannie fantastique des sciences physiques.

2) J'aimerais voir la destruction totale du régime de Franco en Espagne; et que la Catalogne soit établie comme entité indépendante avec des orientations anarchistes.

3) J'aimerais voir une révolution très complète mais sans aucune effusion de sang dans le monde entier par laquelle les distinctions de classe et les inégalités de la propriété et de l'argent seraient abolies, sans la suppression de la libre pensée, de la parole libre, de la presse libre, des livres libres, de la discussion et de l'art libres.

4) J'aimerais voir le Monde des Affaires et l'Initiative Privée Capitaliste menacés et imposés et pourchassés et contraints par la force à adopter une conduite honorable; mais j'aimerais voir demeurer suffisamment d'individualisme pour empêcher le gouvernement de devenir une Dictature.

5) J'aimerais voir la nationalisation des terres, des mines, de l'eau, de l'électricité, des chemins de fer et surtout des BANQUES.

6) J'aimerais voir les travailleurs manuels atteindre ces valeurs d'absence de soucis, de loisir personnel, d'éducation libérale, de développement du goût individuel, de l'amour de la solitude, etc. etc. que nous associons avec les aristocraties les plus achevées; en fait j'aimerais voir ***un nivellement général par le haut.***

7) J'aimerais voir inventé quelque procédé par lequel tous les hommes et les femmes dans toutes les communautés seraient ***forcés de prendre part à l'activité du gouvernement;*** *et forcés d'apprendre comment y prendre part!*

8) J'aimerais que la religion soit mise à l'écart des écoles, et de l'éducation dans son ensemble, et laissée complètement à ***l'initiative*** *privée.*

En espérant, cher Monsieur Donald Brook, que ces remarques vous seront utiles dans l'élaboration de votre livre; et en m'excusant de ne pas savoir les taper à la machine ou les faire taper. Sincèrement vôtre,

John Cowper Powys
(tr. J.P.)

Extrait de Writers' Gallery, *par Donald Brook, Rockliff, 1944, repris dans le* Powys Newsletter *n° 41*

°°

"The quaint, early Norman relief" sur le tympan
de l'église de St. Andrew à Stoke Sub Hamdon ("Athelston")

PELE-MELE

Signalons d'importants changements à l'intérieur de la **Powys Society** anglaise qui a remanié son Bureau cet été. Voici les adresses du nouveau Chairman et du nouveau Secrétaire:

Richard Perceval Graves, Chairman
Flat 2, 23 Elmdale Road
Tyndalls Park
Bristol BS8 1SH
Royaume-Uni
e-mail: <powys@richardgraves.org>

Peter Foss, Hon. Secretary
82 Linden Road
Gloucester GL1 5HD
Royaume-Uni
e-mail: <pjf@retepssof.freeserve.co.uk>

°°

Le buste de JCP

Le buste photographié par Isabelle Schmitt qui figure dans la *Lettre Powysienne* n° 1 est l'œuvre de E. K. Wheeler (dont je ne sais rien) et se trouve à Colgate University. Auparavant il a appartenu à Theodore Dreiser. Il existe d'ailleurs une photo de Dreiser regardant avec amusement et tendresse ce buste de son ami — "benevolence and amusement" dit John Cowper commentant probablement cette photo (cf *JCP and Dreiser: A Friendship,* par Marguerite Tjader dans *The Powys Review* n°6)

°°

The Powys Journal, volume XI, 2001 est paru. Il comprend des articles sur deux des trois frères. Nous citerons principalement:

- *Wrestling with Nietzsche: John Cowper Powys's Engagement with Nietzsche in the Early Years of the First World War,* par Constance Harsh,
- *The Sublime and the Giggly: on Iris Murdoch and John Cowper Powys,* par Charles Lock,
- *An Interpretation of T.F. Powys,* par Glen Cavaliero,
- *The Collapse of the Philosophical Romance: Male posturings and Female Submission in* **Maiden Castle**, par Ian Hughes,

- *Theodore Powys and the Garnetts: A Record of Friendship*, par Richard Garnett.

Le *Powys Journal* est envoyé à tout membre de la Powys Society anglaise ayant payé sa souscription pour 2001.

°°

Nouvelle édition de *Owen Glendower*, de J.C. Powys, à paraître en Octobre 2001. Pour les membres de la Powys Society, le prix est de £9.99 franco de port, supplément £3.50 pour frais d'envoi en dehors du Royaume Uni.

Pour se procurer cette édition, écrire à:

Rob Stepney
2 Walcot Farm Cottages
Charlbury, Oxon OX7 3HJ
Royaume Uni

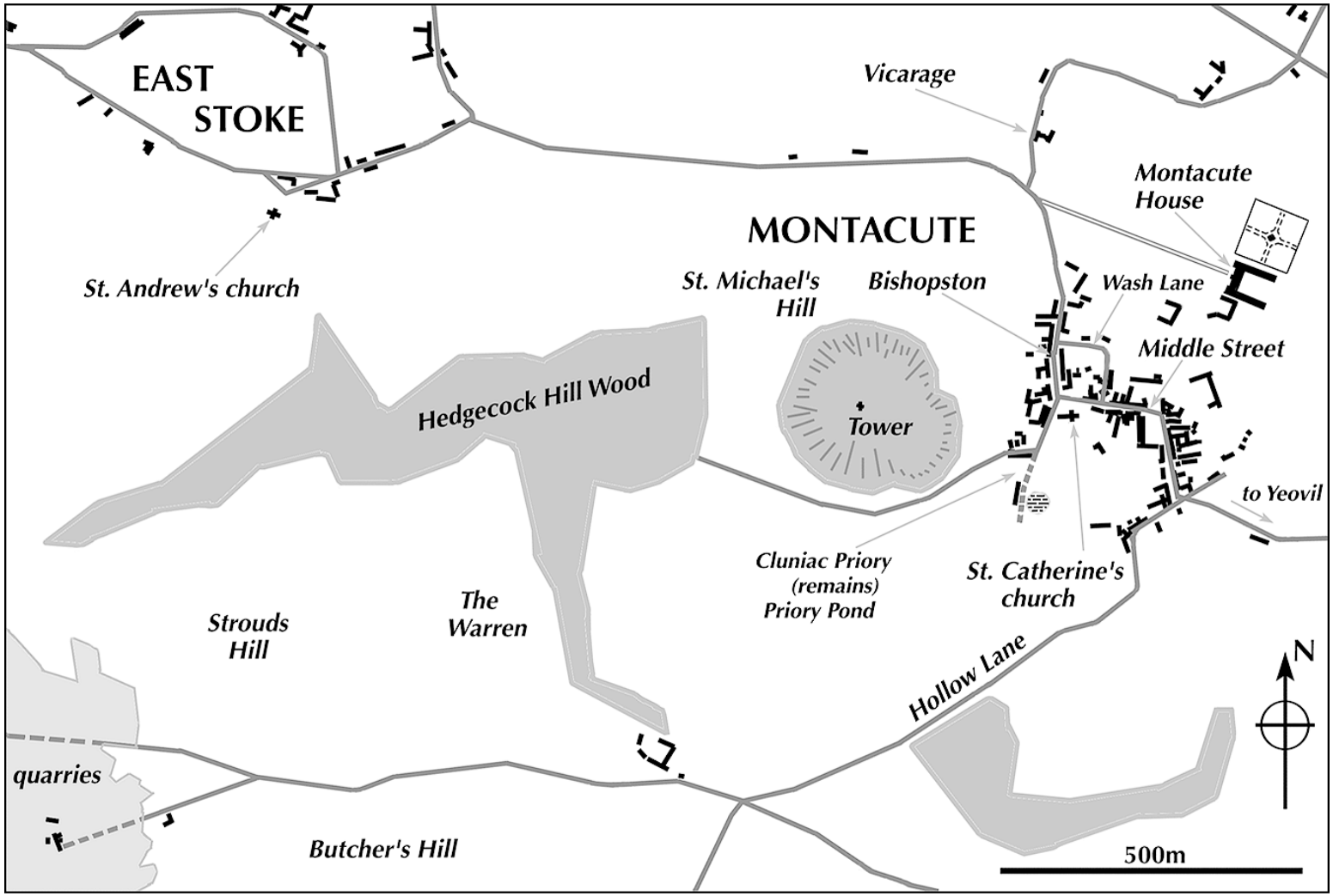
°°

Signalons également que l'éditeur londonien Cecil Woolf va sortir à l'automne un catalogue de ses publications de certaines œuvres de John Cowper Powys ou autour de l'œuvre et de sa vie. Il est déjà disponible sur l'Internet à:

`http://www.powys-lannion.net/Powys/CecilWoolf/cover.htm`

°°

Un des deux pavillons en pierre dorée de Ham Hill
qui flanquent le jardin à l'est de Montacute House



Montacute vers 1900

Directrice de la publication: Jacqueline Peltier
Penn Maen
14 rue Pasteur
22300 Lannion
e-mail: J.Peltier@laposte.net
Abonnement annuel 5,00 € pour 2 numéros
Réimpression par nos soins
Numéro 2, 30 octobre 2001. Dépôt légal à parution
ISSN 1628-1624